

N° 144 - 27 Août 1933.

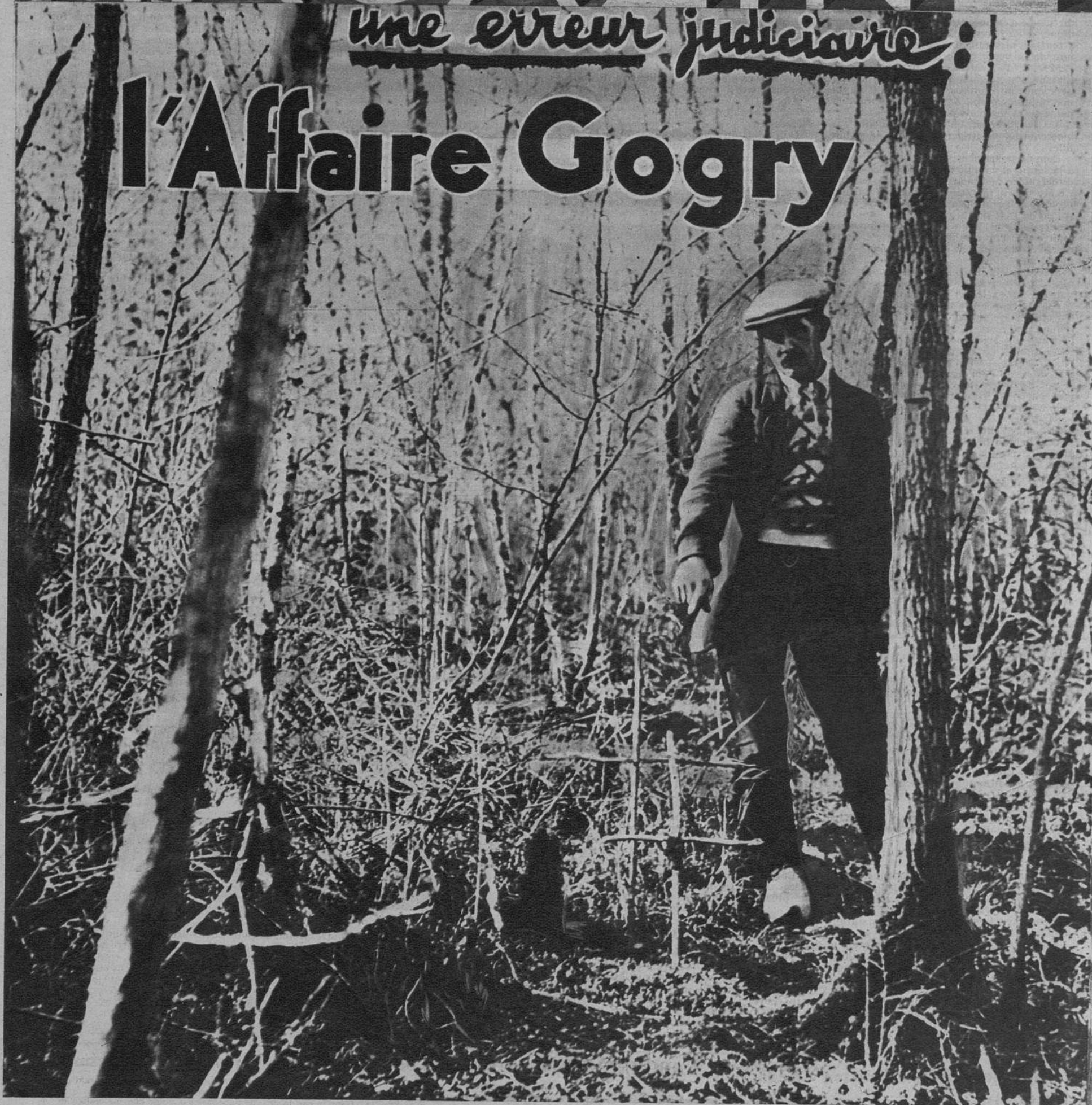
1 fr.

Tous les Dimanches.

# POLICE MAGAZINE

*Une erreur judiciaire:*

## **l'Affaire Gogry**



Nous commençons dans ce numéro, page 3, la publication d'une enquête sensationnelle de notre éminent collaborateur MAURICE CORIEM sur l'Affaire Gogry. Notre rédacteur a réussi à démontrer l'innocence de Gogry, condamné injustement à huit ans de reclusion. La photo ci-dessus montre M. Noury indiquant le lieu où fut découvert le cadavre du garde-chasse Fèvre.

# A HUIS CLOS

## - Causes Salées -

**Le maître des femmes  
ou « Demoiselles en  
uniforme ».**

Dans cette petite crique si exquise de la Côte des Maures se trouvait un pensionnat, le « Home Maintenon ». Maison joyeuse comme tout ce qui vit sous ce ciel privilégié, pensionnat de jeunes filles au rire clair, au cœur chaud, au corps sain.

Comment des jouvencelles n'auraient-elles boudé à l'amour ? Pourquoi auraient-elles souri à la vie ? Pourquoi auraient-elles boudé à l'amour ? Cependant un pensionnat, aussi gai soit-il, n'est pas un lieu de plaisir, si l'on ne compte que pour peccadilles amitiés un peu trop tendres où se réfugient si souvent les petites pensionnaires. Celui-ci ne faisait pas, du moins en apparence, exception à la règle. A la tête de cette respectable maison était une directrice d'imposante stature, au maintien digne, à l'air austère, et qui, d'une ferveur attentive, dirigeait ses élèves dans le chemin de la vertu et de la science.

M<sup>me</sup> D... n'avait eu qu'un tort ; c'était d'avoir associé pour la vie à son auguste personne un homme jeune d'une santé magnifique, rompu aux sports, adorant la jeunesse et les plaisirs.

M. le directeur n'était vraiment pas bien choisi pour diriger une armée de jeunes filles !

Comme le sport est une chose nécessaire à la santé, et comme il est nécessaire qu'un directeur de pensionnat ait un rôle, celui-ci s'était mis à la tête du cours de culture physique. Il le dirigeait d'ailleurs fort bien, si l'on en juge par la passion que les élèves montraient, et pour le cours, et pour le maître. C'est que le beau Raoul (c'était le nom du directeur) ne les initiait pas seulement aux mystères du crawl ou de la course à pied, mais qu'il leur apprenait aussi bien des choses beaucoup plus captivantes, des exercices bien plus attrayants.

Et ce tant et si bien que l'innocence n'était plus qu'un vain mot au Home Maintenon. D'ailleurs, disons tout de suite à la décharge du bellâtre qu'il n'était pas toujours l'initiateur ; nombre de ses élèves ne l'avaient pas attendu pour goûter aux joies interdites ; à quoi serviraient les vacances et la jolie liberté des champs, si les fillettes précoces n'en usaient pour entr'ouvrir le grand livre de la vie ?

Quoi qu'il en soit, Raoul passait des jours charmants, allant de bouche en bouche et de bras en bras. Tel un pacha des mille et une nuits, le jeune directeur avait son harem. Rares étaient les grandes qui lui eussent résisté. Il était l'idole de ces adolescentes au corsage déjà plein, qui s'éveillaient à la vie, et qui se jalousaient, torturées de ne pas régner seules sur le cœur du bien-aimé. Mais il parlait en maître, et nul ennui ne troublait le fil de ses jours. M<sup>me</sup> la directrice, sa femme, ne se doutait de rien.

Comment la malheureuse eût-elle imaginé que son mari pût la tromper avec celles-là mêmes qu'il devait protéger et dont il avait la garde !

Le bain était un prétexte aux plaisirs. « Il fait si bon dans l'eau pour faire l'amour », dira plus tard une des admiratrices du beau Raoul.

Que d'idylles en bateau ! Que de rêveries dans le bois de pins !...

Toutes les élèves se sentaient séduites par ce beau garçon au corps souple, aux bras tendres, à la bouche sensuelle. La sous-directrice elle-même, une gaillarde de vingt-deux ans, n'avait pas plus que ses élèves, résisté au don Juan et lui avait fait don de sa virginité une des premières.

Pourquoi ce bonheur n'aurait-il pas été éternel ? Chaque rentrée renouvelait en partie le sérail, apportant de nouvelles victimes prêtes à satisfaire les appétits amoureux du maître.

Pour simplifier, Raoul avait une sorte de calendrier où chaque année avait une place réservée. Ainsi, chaque jour était réglé selon les possibilités de liberté des élèves.

De temps à autre, pour changer d'atmosphère et pour éviter les soupçons, il goûtait auprès de sa femme des plaisirs permis. A la vérité, pourtant, la malheureuse ne faisait guère que les extras, durant les fêtes et congés réguliers.

Parmi les jeunes filles, Gilberte était la préférée de M<sup>me</sup> la directrice, la « chou-choute », qu'elle traitait un peu comme son enfant. Raoul aurait dû craindre que cette affection fût une source d'ennuis, mais Gilberte recevait les confidences de ses aînées et elle admirait comme ses compagnes ce mâle séduisant qui, de plus, avait le privilège d'être le seul à se trouver en

contact constant avec elles. Mêlées au monde, ces jeunes filles eussent compris qu'il n'existait pas qu'un seul homme sur la terre et n'eussent pas paré le beau Raoul de toutes les qualités. Mais, par suite de leur existence de recluses, elles s'exaltaient ensemble au souvenir des moments d'ivresse, désirant connaître ou retrouver ces joies, ne vivant que dans cette pensée.

Donc, Gilberte, comme les autres, rêvait du don Juan et, quand il jeta son dévolu sur elle, elle n'osa croire à son bonheur.

Son extase fut si forte qu'elle provoqua la catastrophe.

M<sup>me</sup> la directrice s'étonna un jour de l'embonpoint étrange de sa fille d'adoption. Certes, la cuisine était bonne au Home Maintenon et l'air salin donnait aux pensionnaires un appétit de jeunes louves, mais la chose dépassait la normale et ne pouvait s'expliquer par les platées de lentilles, de haricots ou de pommes de terre frites servies au réfectoire.

Angoissée, la directrice interroge Gilberte, mais l'enfant, butée, garde le silence. Elle insiste :

— N'avez-vous pas confiance en moi. Voyons, parlez sans crainte, mon enfant. Alors la gosse éclate en sanglots convulsifs et reconnaît qu'en effet son état devient intéressant.

Qui peut être le séducteur ? Voilà le point d'interrogation qui se pose aussitôt à l'esprit de la brave dame. Gilberte, depuis quelques mois, n'a pas quitté le pensionnat. Alors ?... Rencontres sur la plage, escapades ?... Des noms viennent à sa mémoire, des silhouettes passent devant ses yeux, évocations de villégiaturants, de voisins, de fournisseurs ?...

La directrice voue aux dieux infernaux le séducteur anonyme, l'accusant de tous les méfaits, lui prêtant tous les vices. Comment Gilberte laisserait-elle accuser cet amant si parfait et par celle-là même qui devrait être la dernière à le traiter si indignement ? Jalouse et rageuse, éternée par la scène qui vient de se dérouler, et peut-être aussi pour se venger de cette femme dont la sévérité lui fait horreur, elle avoue brusquement le nom du coupable.

La foudre tombant aux pieds de la directrice l'eût moins frappée que cet aveu. Stupide, elle écoute l'enfant qui, sournoisement, triomphe.

Quitter l'infidèle, rendre publique son odieuse conduite, le bafouer devant tout le monde a été la première pensée de la directrice, mais la réflexion est venue... Et puis, Raoul n'a pas nié ses méfaits devant sa femme. Il a tranquillement accepté de reconnaître les ravages qu'il faisait dans le groupe des pensionnaires. Cependant, en homme pratique, il a rapidement démontré à son épouse toutes les conséquences d'un scandale. Si celui-ci éclate, il faut fermer le pensionnat, et c'est la ruine du ménage, l'opprobre jeté sur la maison. Or, cette affaire est d'un excellent rapport... Vaincue par les nécessités matérielles, la directrice se rend aux raisons de Raoul... On dissimule et l'on renvoie la fillette dans ses foyers... pour raison de santé.

Mais il a fallu mettre les parents au courant de la situation intéressante de leur enfant. Ceux-ci, furieux, portent plainte contre inconnu pour détournement de mineure. Une enquête est ouverte... Le beau roman de Gilberte s'est terminé en correctionnelle.

Mais l'enquête n'a pu démontrer formellement la faute du directeur. Les pensionnaires ont gardé leur secret dans le fond de leur cœur. Les maîtresses de Raoul n'ont pas abandonné leur maître, afin, peut-être, de recevoir le prix de leur silence. Après cet émouvant défilé de fillettes, qui n'évoquaient que des gestes candides, passions et cœurs purs, après le douloureux interrogatoire de Gilberte qui, fidèle à son amour, refusa d'accuser le séducteur, le tribunal dut débouter le demandeur.

Le pensionnat recevra toujours des élèves...

Raoul continuera sa charmante existence, mais une pauvre victime inconsciente du bellâtre traînera une vie gâchée, et il y aura peut-être, un jour, un pensionnaire de plus... mais à l'Assistance publique.

CLAUDE VINCELLE.

### Un drôle de satyre

Nous sommes à B..., petite sous-préfecture du Sud-Est où le tribunal juge correctionnellement une fois par semaine quelques vagabonds, pilleurs de clapiers ou ivrognes tapageurs. Cette fois, il tient une affaire sensationnelle : un satyre ! Et une grande partie de la population est venue en toilette, ma chère ! dans l'espoir d'assister

à un spectacle gratuit et tout à fait à l'instar des audiences de Paris où se rencontre le gratin.

Le public de choix en sera pour ses frais, la cause ayant été jugée en séance préliminaire par les magistrats et le procureur digne du plus strict des huis-clos.

Tant pis ! il ne restera plus qu'à interviewer les témoins, gens privilégiés qui verront et entendront tout, parce qu'ils ont eu la chance — et quelle chance ! — de se trouver mêlés à l'aventure de Stanislas, dit La Globule.

Ce Stanislas est un bien étrange pistolet. Il est âgé, selon son état civil, de 32 printemps, mais il en paraît facilement 45. De son métier il est fossoyeur, et il faut croire que la fréquentation des cimetières lui a un peu dérangé la cervelle, puisque la plupart du temps il couche parmi les défunts, dans la cabane destinée à abriter les outils et les divers accessoires funéraires, près de la porte du champ de repos.

Dans les villages, le fossoyeur est aussi le gardien du cimetière. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que La Globule ait pu s'installer si tranquillement de cette façon bizarre et macabre.

Bien mieux, le maire de sa commune, lequel n'a pas eu à se plaindre des procédés excessifs de son fossoyeur, viendra dire que c'est un excellent ouvrier et que le fait de coucher dans la cahute aux outils n'est pas répréhensible, au contraire, puisque, dans les grandes villes, les gardiens logent toujours à l'intérieur des cimetières qu'ils ont à surveiller.

Oui, mais voilà où l'histoire se complique : Stanislas à plusieurs reprises s'est laissé aller jusqu'à entraîner dans ce domicile primitif des femmes, des jeunes filles venues pour prier sur la tombe d'un parent.

Il s'y est pris d'une façon assez habile et comme la plupart du temps il n'a pas dépassé certaines privautés qui n'engagent point à grand'chose, dans ces tête-à-tête, tout porte à croire que ce manège aurait pu continuer encore pas mal de temps s'il n'était tombé un jour sur la veuve Z...

C'est cette femme qui a porté plainte contre La Globule et elle constitue le principal témoin de l'affaire scandaleuse.

Le président, auquel la lecture du dossier n'a procuré que de très vagues éclaircissements, procède à l'interrogatoire de la plaignante.

— En somme, résume-t-il, vous reprochez à Stanislas de s'être livré sur vous à des pratiques que la morale réprouve.

« Il vous a violentée ? »

La veuve Z... est une belle brune, solide, bien en chair, au teint fleuri, à l'œil étincelant. Sous ses vêtements noirs, on devine un tempérament tumultueux que les halètements de sa poitrine rebondie et ferme décèleraient à eux seuls. Elle peut avoir la trentaine, et il est permis de supposer que feu son époux a dû mourir d'épuisement.

— Il ne m'a justement pas violentée, monsieur le président, s'écrie-t-elle, mais il n'aurait pas agi plus mal en le faisant.

Cette réponse n'est pas faite pour éclaircir le débat.

Il y a certainement quelque chose d'obscur en tout ceci, et force est au président d'insister.

— S'il ne vous a pas fait violence, de quoi vous plaignez-vous, madame ?

La veuve Z... n'hésite pas. D'une voix claire et brève, elle lance : « Je vais vous le dire : étant venue au cimetière pour mettre de l'ordre sur la tombe de mon mari, j'ai été abordée par Stanislas. Il m'a annoncé qu'il avait reçu des urnes pour orner le monument et il m'a demandé de venir les voir dans la cabane où il les avait remises momentanément. Je le suis sans méfiance, mais, aussitôt arrivés, le voilà qui m'enlace et veut m'embrasser. Je me débats, il me renverse sur une sorte de grabat fait de vieilles couvertures, sur une paillasse de feuilles mortes, bref, je m'attends... au pire et... rien ne vient.

« Il restait, comme on dit, « en carafe », alors que je m'apprêtais à crier au secours ! « J'étais si étonnée que, ma foi, je me mis à lui rire au nez... Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, messieurs les juges ? »

Le tribunal ne juge pas à propos de répondre à cette question précise. La veuve Z... se contente du silence pour enchainer :

— Évidemment, je ne me serais pas formalisée de l'assaut assez inattendu mais pardonnable en somme de ce pauvre homme. Quand on mène sa vie pénible, les distractions sont rares... Seulement, il a eu par la suite des manières qui ne m'ont pas plu. Il a dépassé les bornes. Quand on fait le satyre, si les moyens viennent à vous manquer, il est un peu excessif d'obliger ses futures victimes à les faire renaitre. Je suis une honnête femme, messieurs, et veuve depuis trop peu de temps pour permettre à un individu de me demander de ces manigances-là... J'ai donc fait connaître à Stanislas ma façon de penser vertement. C'est alors qu'il m'a fait les violences que je n'ai pu accepter, sans parler des coups et des mauvais traitements... En le faisant poursuivre, j'ai conscience de débarrasser la société et surtout les femmes d'un individu non pas dangereux, mais malfaisant et plein de vices innommables.

Le tribunal a enfin compris.

Les dépositions d'une fillette, d'une grand'mère et de deux vieilles demoiselles corroborent les affirmations de la veuve Z... La Globule est un satyre d'occasion.

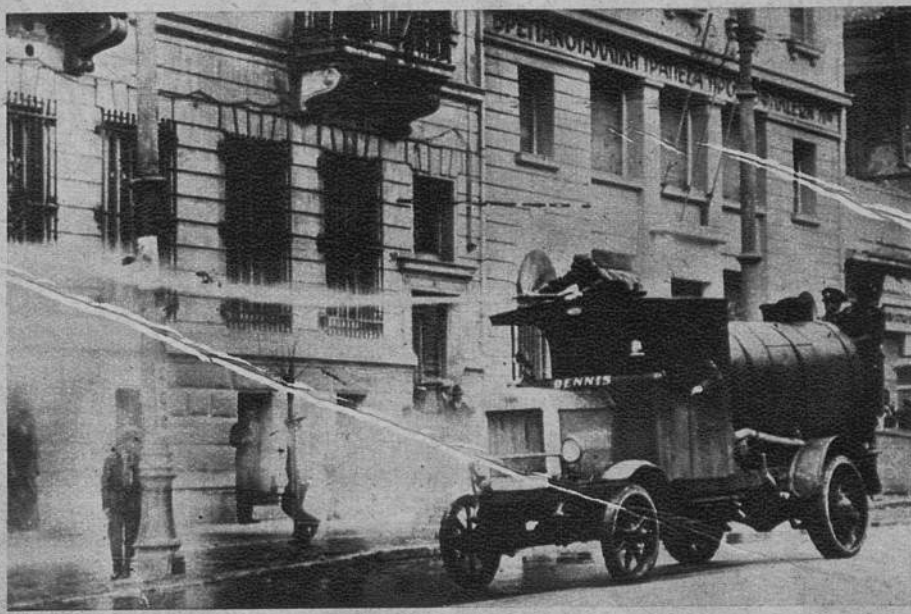
Quoi qu'il en soit, les nombreux attentats à la pudeur dont il s'est rendu coupable et qu'il reconnaît sans difficulté, en répétant toujours : « Je n'ai pas fait d'mal, je n'ai touché à aucune de ces femmes, j'ai procuré six mois de prison et vingt-cinq francs d'amende.

La géolte et le régime des farineux lui rendront peut-être la vigueur qu'il lui manque, à moins que ce ne soit qu'une timidité excessive, en face du beau sexe...

Bien malin qui le pourra dire.

J. C.

## Sous le ciel bleu d'Athènes



Je crois bien que c'est M. Lépine, notre préfet de police demeuré célèbre, qui eut, jadis, le premier, l'idée de disperser des manifestants récalcitrants en les arrosant avec la lance des pompiers. Cette méthode a été reprise, depuis lors, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique. Qui le croirait ? ce sont les Grecs, actuellement, qui l'emploient en perfectionnant. Au lieu d'utiliser les prises d'eau posées sur la voie publique, ce qui ne permet pas les déplacements de grande envergure, la police athénienne arme en guerre un tonneau d'arrosage muni d'un moteur puissant et en les inondant, poursuit avec énergie les fuyards.

(Rap.)

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

**ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes**

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



Gogry, bon propriétaire terrien, ancien gendarme.

# Une Erreur Judiciaire

## L'Affaire Gogry



Le juge d'instruction, M. Prieu, interroge Gogry sur le lieu du crime.

### L'ASSASSINAT DU GARDE FEVRE

Le 26 septembre 1931, le garde-chasse Delidais, étendu sur un monticule à côté du chemin qui conduit du village du Château au bois voisin, guettait dans la direction d'une maisonnette enfouie sous la verdure.

Il était huit heures du matin, l'air était vif, un petit frisquet mordait assez dur ce jour-là. Le garde, néanmoins, restait immobile, à l'affût, guettant sa proie.

C'est un bon garde-chasse. Avec lui, les braconniers doivent se tenir. Il est leur terreur. Il apporte dans les choses de son métier cette passion de chasseur de délinquants qui est égale à la passion du chasseur pour le gibier.

Une demi-heure peut-être s'était passée quand la petite grille qui ferme l'enclos de la maison s'ouvrit.

Un homme sortait, un paysan grand, sec, un peu voûté, en costume de chasse. Il avait son fusil à l'épaule. Autour de ses reins, sa cartouchière.

Le garde se tapit davantage dans sa cachette. Il laissa passer le chasseur. Celui-ci, sans voir, suivit la route. Il gagna les champs, s'engagea dans le bois. Le garde Delidais était derrière lui.

Ce n'était pas la première fois que le garde Delidais guettait Gogry. Mais cette

Les défenseurs de Gogry, lors de la reconstitution du crime. M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi et Joisson.



fois, c'était la bonne. Il en était sûr. Je l'aurai, avait-il dit.

Gogry braconne-t-il ? En tout cas, Gogry n'était pas un braconnier ordinaire. S'il braconne, c'était sur ses terres. Le bois dans lequel il venait de s'enfoncer était le sien.

Gogry était un bon propriétaire terrien, ancien gendarme. Il avait quitté la maréchaussée pour la vente des volailles à Paris. Enrichi par son long et probe commerce, il s'était retiré en famille, dans le hameau du Château. Il chassait.

De la chasse au braconnage, il n'y a qu'un pas, professent les gardes du canton de Villeneuve. Ainsi parlent-ils selon la logique de la puissante Fédération des Chasseurs de l'Yonne.

Delidais, chasseur de braconniers, avait voulu surprendre Gogry. Quelques jours plus tôt, il l'avait rejoint dans le bois.

— Vous posez des collets, Gogry.  
— Je ne pose pas de collets. Et puis, ici, je suis chez moi. Garde particulier, vous n'avez pas le droit d'y pénétrer. Allez-vous-en !

L'ancien gendarme connaissait son droit, savait la loi. Le garde Delidais aussi. Il s'éloigna.

Mais il fit le serment de pincer Gogry. C'était son métier. C'était son devoir.

Seulement, comment faire ? Le gendarme le lui avait bien dit ; un garde particulier ne peut verbaliser que sur les terrains de son maître. Pour pouvoir surveiller Gogry sur sa propre terre, il fallait un garde fédéral, qui, par sa prestation de serment qui le rattachait à la police officielle, gardait le droit d'instrumenter en tous lieux.

Delidais dit à M. Bertrand, à M. Charpentier, propriétaires terriens et grands chasseurs de la Fédération de l'Yonne :

— Il faut un garde fédéral. Moi, je ne peux pas venir à bout de Gogry.

La Fédération des chasseurs de l'Yonne jugea qu'il était indispensable de faire venir d'Auxerre un policier spécial pour surprendre et réprimer le crime de l'ancien gendarme soupçonné de poser des collets chez lui et de diminuer ainsi le précieux cheptel des lapins du voisinage.

C'est ainsi qu'un soir, caché au profond d'une auto, un homme vêtu de velours portant la plaque de garde fédéral arriva en grand mystère au Château de la Butte.

M. Charpentier, le châtelain, invita à sa table le garde fédéral Fèvre. Au cours du repas, celui-ci conta ses exploits. C'était un garde fameux. Il en avait surpris des braconniers ! La Fédération avait bien choisi. Fèvre était l'homme du devoir. C'était aussi un malin. Il n'y en avait pas deux comme lui dans tout le département pour surveiller le délinquant, pour lui mettre la main au collet. C'était un rude gars, mais prudent aussi.

— En face d'un braconnier, quel qu'il soit, même si c'est un brave homme, il faut toujours faire attention. Quand je verbalise, je regarde mon homme dans les yeux. Je le tiens devant moi, sous mon regard et même au bout de mon fusil. Ah ! ah ! celui qui m'aura, ce sera un malin, celui-là, je vous en réponds !...

Et de fait, l'habileté du garde Fèvre était connue à cinq lieues à la ronde.

Ce fut M. Charpentier qui, après la dernière petite goutte, lui dit :

— Garde, assez causé. Il faut aller vous coucher. Vous aurez de la besogne de bonne heure demain matin.

Là-dessus, on se dit bonsoir. Et le garde Fèvre alla regagner sa chambre sous les combles du château.

Le lendemain, Delidais et Fèvre s'entendirent sur la tactique.

— Moi, je n'ai pas le droit d'entrer dans le bois. Vous, vous le pouvez. Je surveillerai l'homme. Je vous le désignerai, je vous le montrerai. Vous n'aurez qu'à le suivre. Vous le tiendrez. Bonne chance !

Voilà comment, ce matin du 26 septembre, Delidais laissa Gogry entrer dans le bois où veillait le garde Fèvre.

Tous les détails de cette affaire, qui n'a pas cessé de passionner le département de l'Yonne, sont nets et précis. Les voilà, tels que Delidais les a contés.

Quand Gogry fut sous les frondaisons, il échappa aux regards de Delidais. Mais celui-ci l'entendait, dit-il. Et il a conté ce qu'il entendit.

— Vous posez des collets.  
C'était Fèvre qui parlait.

— Je ne pose pas de collets.  
C'était Gogry qui répondait.

Et puis une discussion que rapporte Delidais. Une discussion qui se poursuit, qui s'enfonce dans le bois avec les deux hommes. Tout à coup, pan ! un coup de fusil. Un nuage de fumée noire.

Il était 10 h. 20 du matin, exactement. Le coup de fusil, dix témoins l'ont entendu ; trois ou quatre ont vu la fumée noire. Le garde Delidais à la limite du bois, sur la route, avait poursuivi son chemin.

Au bout du bois, Delidais ne vit pas le garde Fèvre qui devait le rejoindre.

A midi, Delidais arriva chez M. Charpentier.

— En bien ! lui cria-t-il, l'affaire est faite. Gogry est pris.

M. Charpentier répondit :

— Tant mieux ! Qui est-ce qui a fait le coup ?

— C'est Fèvre.  
— Fèvre ? Où est-il ?

— Ah ! je ne sais pas !  
— Comment cela ?

— Je l'ai attendu au bout du bois et je ne l'ai pas revu.

M. Charpentier fronça le sourcil, inquiet :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

Le garde explique l'affaire. Et le châtelain lui répond :

— Il n'y a pas de doute, si Fèvre n'est pas là, c'est qu'il lui est arrivé quelque chose.

— Oui, en effet. J'y réfléchis, ça devient inquiétant.

Et, pour bien fixer tous les points, le mieux est de transcrire ici ce que Delidais, par la suite, expliqua aux gendarmes, au juge d'instruction et à l'audience.

— M. Charpentier, me demanda l'heure. Il était midi dix. Il me dit alors : « Vous déjeunez avec nous, mais allons d'abord dans le bois retrouver le garde. Peut-être est-il blessé. » Je répondis : « Blessé ? Je ne crois pas. S'il était blessé, j'aurais entendu sa plainte. » Dix minutes plus tard, nous arrivions en auto au bord de la route, au bout de la sente des Ecoilers. Robert, le garde de M. Charpentier nous accompagnait. M. Charpentier nous dit :

« Tous les deux, allez dans le bois. Moi je vous attends. » Nous voilà partis. Je remarque : « Voilà les collets qui sont là, en face. Le coup de fusil que j'ai entendu a été tiré dans cette direction-là. Allons voir. »

Nous montons le ravin, nous allons vers les collets, j'avais fait quelques mètres à peine. J'aperçois une masse à terre. Je m'approche : c'était le cadavre du garde-chasse Fèvre. Il était déjà raide.

Ensuite, ce fut l'enquête, l'arrestation de Gogry, les constatations décisives des témoins.

Le corps du garde Fèvre était étendu sous la broussaille. On l'avait tiré une vingtaine de mètres afin de le dissimuler sous les ronces. Les poches étaient retournées. Le carnet verbalisateur qu'il portait sur

lui avait disparu. L'autopsie effectuée par le médecin-légiste, le docteur Flatte, démontra que l'estomac était vide. De fait, le casse-croûte que le garde en quittant le château, le matin, avait emporté était intact à côté de lui.

Fèvre avait été tué d'un coup de fusil tiré à bout portant. A l'intérieur de la plaie, les os étaient déchiquetés en quinze morceaux. La bourre fut retrouvée entre le palais et la langue, à côté d'une balle chevrotine. Trois vertèbres avaient été brisées. La mort remontait à quelques heures sans que le médecin puisse la déterminer avec exactitude.

Gogry nia. On entendit les témoins. Delidais expliqua sa surveillance, la discussion, le coup de fusil, le nuage de fumée noire. Son témoignage ne fut pas infirmé. Sadler, ancien garde, le confirma. Il était chez lui, exposa-t-il, au lieu dit la Garde de Dieu, lorsqu'à dix heures passées du matin, il entendit distinctement la discussion intervenue entre le garde Fèvre et le chasseur Gogry. La discussion, brusquement, fut interrompue par le coup de feu. Il en vit aussi la fumée noire, puis plus rien. Le silence. Il était alors 10 h. 20.

L'instruction commença. Le juge d'instruction, M. Prieu, n'est pas un magistrat criminaliste. Il n'est point de ceux à qui il faut à tout prix un coupable. Il a derrière lui une longue carrière d'avoué défenseur. Il ignore la déformation professionnelle. Il est bienveillant, humain, consciencieux.

D'accord avec le parquet de Joigny, il décida de renvoyer Gogry devant les as-

(Suite page 15.)  
MAURICE COREM.

M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi. (H. M.)



Au-dessous: Margaret Mc Math, dite « Peggy », est une petite fille au regard intelligent, qui, comme toutes les enfants américaines de famille riche, sait ce qu'elle vaut en dollars.

Au-dessous: Cette vue aérienne permettra de se faire une idée plus précise des circonstances de l'enlèvement. En A se trouve l'école de Harwich. Et B indique à Harwichport, la propriété de ses parents.

Ci-contre: La résidence d'été des Mc Math est une superbe villa. Là vivait, heureuse, la petite disparue.

Sa mère, Mrs. Neil Mc Math, a les mêmes yeux noirs et perçants, la même bouche polentaire. Parquelles tristes la malheureuse n'est-elle point passée, tandis que sa fille unique était aux mains des ravisseurs!



# VOLS D'ENFANTS

Et Ruth Holmes, en chantonnant, racrocha.

Peut-être que, pour une élève ordinaire, on eût fait plus de difficultés. Mais Margaret « Peggy » Mc Math n'était pas une élève ordinaire. Elle constituait à elle seule l'orgueil de la pension de Harwich.

Les Mc Math comptent parmi les plus énormes fortunes des Etats-Unis. Fortune acquise dans les aciéries. Ils sont propriétaires de la moitié des aciéries de Detroit. Ce sont de grands industriels, qui maintiennent de père en fils les traditions de travail acharné et de grands trusts.

Comme on ne peut tout de même pas passer sa vie au fond d'un bureau, ils ont fait construire à Harwich, dans le Massachusetts, au bord de la mer, une magnifique résidence d'été. Sobre volontairement dans toutes ses lignes, c'est cependant un véritable palais, avec des jardins éblouissants, un golf, des étangs, une chasse, un terrain de polo. Toutes choses qui amuseront plus tard la petite « Peggy », mais dont, pour l'instant, elle se soucie beaucoup moins que de sa poupée. Car la petite Mc Math a dix ans... C'est une charmante petite, riieuse et développée pour son âge, qui a déjà le sens si américain de la « personnalité », et qui sait qu'avoir des millions de dollars est une force. On espère presque que, plus tard, avec son futur mari, elle prendra la suite des affaires, et sera une « reine de l'acier » à son tour.

En attendant, parce que l'Amérique est un pays d'essence, démocratique la petite Mc Math va à l'école comme tout le monde. Ses parents ont beau être en vacances; elle travaille.

D'ailleurs, ainsi, elle est très contente. Son école est mixte. Il y a là des petits garçons charmants, avec qui Peggy fait déjà sa coquette, et qui lui apportent des fleurs cueillies dans les dunes, et de beaux papillons frémissants. Peggy règne sur une espèce de cour.

Quant à Mr. Charles H. Pratt, directeur de l'école, il se frotte les mains. La présence de la petite millionnaire dans son établissement est d'heureux augure pour l'avenir...

Cependant, dans la cour, viennent d'éclater, d'un coup, mille rumeurs. C'est la récréation qui commence. En trombe, hors des classes ripolinées comme des cliniques, des gamins s'élancent. Têtes blondes, têtes brunes. Le joyeux brouhaha! Quel plaisir de détendre des muscles engourdis! De crier, de chanter sous le soleil de mai!

Miss Holmes se penche à la fenêtre.

— Miss Esther!

Miss Esther Flinkman dirige la classe dont Peggy Mc Math est le plus bel ornement. C'est une grande fille brune, que les « petites » craignent et aiment en même temps. Miss Esther est juste, mais exigeante. Puis elle a des crises de mauvaise humeur. Au souvenir d'un fiancé soudain parti dans le Sud, et qui depuis n'a plus donné de ses nouvelles. Mais cela, le petit monde ne le peut savoir.

— Qu'y a-t-il, miss Holmes?

— J'ai reçu un coup de téléphone. On va

Systématiquement, la police arrêta les autos, toutes les autos, qui circulaient sur les routes du Massachusetts. Elle cherchait la fameuse auto bleue, à capot nickelé, aperçue par les gosses de l'école.

Au milieu: La police fit de grands efforts pour éclaircir le mystère. Elle mit en œuvre les moyens les plus modernes. Voici le car de T. S. F. des policiers, en train de lancer un appel par ondes courtes aux brigades en campagne.

Le téléphone soudain crépita... La jeune secrétaire du directeur de l'école de Harwich, dans le Massachusetts, une belle enfant nommée Ruth Holmes, abandonna la tâche qui pour l'instant l'occupait: elle était entraînée de faire ses ongles, assise devant sa machine à écrire. Elle vint languissamment à l'appareil et se fit une voix mélodieuse, une voix de star:

— Allo! Ici, l'école centrale de Harwich. Que désirez-vous?

Une voix lointaine et posée, une voix d'homme, pas très jeune, mais habitué à commander, précisa:

— Ici, le père de votre petite élève Margaret Mc Math, dite « Peggy ». Vous voyez?

— Oui, oui! Alors, qu'y a-t-il pour votre service?

— Quelque chose de très simple, mais dont je m'excuse par avance auprès du directeur de l'école. Je voudrais que Peggy quitte la classe une heure plus tôt. J'ai une réception ici, à Harwichport, où elle doit paraître. Je l'enverrai chercher par une voiture... Est-ce possible?

— Certainement, monsieur. Dans combien de temps la voiture sera-t-elle là?

— Dans un quart d'heure.

— Parfait. La petite sera en récréation. Elle ne reprendra pas le cours suivant.

C'est ce policier qui mena toute l'affaire. Needham est un Sherlock Holmes réputé. Mais la famille et les ravisseurs s'entendaient contre lui... pour sauver Peggy du sort du « baby Lindbergh ».

Ci-contre: Et voici réunis dans un même cliché ceux qui furent mêlés, de la meilleure foi du monde, au drame de l'enlèvement. A gauche: Mr. Charles Pratt, directeur de l'école; à droite, miss Esther Flinkman, qui avait dans sa classe la petite Mc Math et l'avisa qu'on venait la chercher de la part de son père.

A gauche: Miss Ruth Holmes, secrétaire du directeur de l'école de Harwichport, reçut un coup de téléphone de Mr. Mac Math. On réclamait la fillette. Pourquoi miss Holmes s'en fit-elle étonnée?

Voici, à l'ancre, à l'embouchure du fleuve, à marée basse, le bateau The Bob de Mr. Lee. Transportée là par les ravisisseurs, la petite Peggy devait y demeurer deux jours pleins. Mais la police, prévenue, vint la chercher plus tôt.

Les bateaux à moteur de la police côtière viennent d'aller chercher Peggy Mc Math à bord du yacht The Bob. Le père de la disparue vient de retrouver sa fille. On fait route vers la base des bateaux de police.

# EN AMÉRIQUE

venir chercher Peggy, de la part de son père.

— Bien. Peggy, comme le roi saint Louis, dont on lui a appris vaguement l'histoire, est en train de rendre la justice. Ce n'est pas sous un chêne, faute de chêne. Mais c'est sous un bouleau...

Tour à tour, ses petits amis viennent réclamer contre des larcins à vrai dire sans gravité. C'est Russel Hull, à qui l'on a caché son plumier dans le pupitre de John Saughnessey. Le petit Hull estime que John n'est pas étranger à ce déplacement mystérieux. L'autre jure ses grands dieux qu'il n'est pour rien dans cette méchante blague. Et Peggy, arbitre du débat, le mentionne dans sa main, réfléchit avant de prononcer sa sentence.

Au moment où elle va dire : « John donnera, à titre de réparation, une demi-gomme à Russel », Esther s'avance vers elle.

— Margaret ! Votre père vous envoie chercher. L'auto est à la porte.

« Peggy » ne s'attarde pas à se demander par quel miracle son cher papa, si respectueux d'ordinaire des heures de classe, la fait rentrer à la maison avant la fin des cours. Elle pense seulement qu'elle va échapper à la leçon de couture où elle se fait régulièrement mal aux doigts. Elle dit aux deux garçons furieux d'un conflit resté sans arbitrage :

— Restez comme ça. Je vous dirai demain ma décision. Ne vous battez pas, en attendant ! Ou je ne me laisse plus embrasser par vous de ma vie.

Ils jurent, saisis de crainte à l'idée d'un si péremptoire châtiement.

« Peggy », légère comme une plume, passe le grand hall, fait un pied de nez au concierge dans sa loge (qui ne l'a d'ailleurs pas vue) et dégringole le perron.

Une longue, une belle auto bleue est là, avec un chauffeur nègre, en livrée. Le capot nickelé luit au soleil. Deux hommes, en pantalon de flanelle blanche et blazer de sport, attendent en fumant des cigarettes. Ils ont l'air parfaitement correct, mais Peggy ne les a jamais vus.

Comme elle est Américaine et sait ce qu'elle vaut en dollars, elle s'avance crânement vers eux :

— Hello ! C'est vous qui venez me chercher, pour me ramener à Harwichport, de la part de papa ?

Que répondent-ils ? On l'ignore. Les petits Russel Hull et John Saughnessey, qui derrière les vitres du préau regardent partir la compagne de leurs jeux — avec quel regret, on le devine — voient simplement Peggy grimper dans la voiture, où les deux hommes la rejoignent et la mettent au milieu d'eux. Le chauffeur nègre (à qui Russel, très « white-blow », tire la langue à la dérobée) démarre. La voiture bleue s'éloigne, disparaît...

La suite ? Vous la devinez. Des parents affolés de ne pas voir revenir l'enfant, un coup de téléphone — vrai, celui-là — adressé à Charles H. Pratt, qui répond, après rapide enquête : « Mais vous l'avez envoyée chercher ! ». La police en branle, toute l'Amérique saisie d'angoisse et d'indignation à l'annonce de ce rapt, le plus audacieux et le plus odieux depuis l'affaire du « baby Lindbergh ».

Les parents, craignant le pire, se sont hâtés de faire savoir, par tous les moyens, qu'ils paieront la rançon exigée, pourvu que l'enfant leur soit rendue intacte. Le souvenir du sort affreux du petit Lindbergh pèse sans cesse sur leurs délibérations et leurs velléités. Vaut-il mieux donner une grosse somme à la police ? Ou payer, payer n'importe quoi aux ravisisseurs ?



L'avant-dernier acte de ce drame qui émut toute l'Amérique, encore sous le coup de l'affaire Lindbergh. Les vedettes sont à quai. Mr. Mc Math grimpe à l'appontement, sa fillette dans ses bras. L'horrible cauchemar se termine. Seule, la police, qui n'a pu intervenir et repérer les audacieux bandits, n'est pas contente...

C'est un nommé William Lee, ami des Mc Math qui emplit les fonctions de négociateur. La petite disparue fut transportée à bord de son bateau. Elle devait y rester deux jours, pour laisser le temps aux « kidnapers » de disparaître. Voici Mrs. Lee, épouse du négociateur.

Les négociations ont abouti. Les ravisisseurs toucheront 80 000 dollars. Voici, sortant de la banque, les deux financiers qui ont mis d'urgence cette somme énorme à la disposition Mr. Neil Mc Math.

Les malheureux ne savent plus. Ils craignent tout. Et les jours passent. Une armée de détectives est en campagne. Mais le rapt a été si bien organisé ! Depuis que les deux petits camarades d'école de Peggy l'ont vue causer avec les gentlemen en flanelle et blazer nul ne peut dire où est allée l'auto bleue. A croire qu'elle s'est évanouie sans laisser de traces... Les policiers, devant ce luxe de précautions, de hocher la tête. « Voilà une affaire qui était préparée depuis longtemps, et dans ses moindres détails... Quel indice ? Quelle orientation ? Nous ne savons rien... rien. Il faut attendre... »

Attendre... Mais ce n'est pas si commode quand l'on souffre !

Cependant, les malheureux parents reçoivent une lettre. Une lettre, avec l'adresse écrite, volontairement, en majuscules. « On » y indique que Peggy est en bonne santé, et qu'elle sera rendue contre un nombre imposant de dollars. La justice veut la lettre... Les parents ne veulent pas la livrer, de peur que les bandits, démasqués, ne tuent Peggy. Quel drame horrible !

Cependant, et comme dans l'affaire Lindbergh un ami des Mc Math décide de prendre l'affaire en mains. C'est hasardeux de suivre à la lettre les injonctions des « kidnapers » ! Supposez que l'on remette l'argent à l'endroit voulu, mais que les crimi-



Il y avait en tout six jours que la petite Peggy Mc Math avait été ravie à ses parents, quand elle eut le bonheur de les retrouver. Quelle suite d'angoisses et de trances ! On prête aux Mc Math l'intention, après ce drame, de fuir l'Amérique, pour venir s'établir en Europe. Comme on les comprend !

Au-dessus : Quand on apprit que la petite fille revenait saine et sauve vers ses parents ramenée par les gardes-côtes, ce fut un grandsoulagement pour l'opinion publique. Des curieux vinrent attendre au ponton l'arrivée de la petite rescapée.

nels ne rendent pas l'enfant ! Tout est possible, avec des bandits de cette espèce.

Les parents hésitent, l'ami hésite... Finalement, les ravisisseurs, sur le compte desquels

la police, malgré ses investigations diurnes et nocturnes, n'a pas recueilli le moindre

(Suite page 14.)

JOHN PEARSON.



Un défilé des jeunesses hitlériennes devant l'Institut de sciences sexuelles.

IX

### ADOLF HITLER ET L'INSTITUT SEXUEL

On sait que M. Hitler, emporté par sa rage antisémite, n'a pas épargné les savants. Einstein lui-même n'a point trouvé grâce devant l'impitoyable défenseur (!) de la race aryenne. D'autres savants ont dû quitter l'Allemagne eux aussi, simplement parce qu'ils descendaient d'Israël. Le professeur Magnus Hirschfeld, fondateur de l'Institut de sexologie, obligé, comme tant d'autres, à fuir sa patrie, s'est réfugié à Paris. Et c'est pourquoi Berlin n'a plus d'Institut de sciences sexuelles (*Institut für Sexualwissenschaft*) !

Dans la nuit du 6 au 7 mai dernier, une centaine de nazis, ivres de fureur destructive, envahirent l'Institut. En quelques heures, les merveilles qu'il contenait furent saccagées. Rien ne fut respecté par les vandales, qui anéantirent sans scrupules l'œuvre de toute une existence de savant ! Quatorze mille documents incomparables furent entassés pêle-mêle et brûlés en un gigantesque autodafé. Et le buste du professeur Hirschfeld fut incinéré pour couronner ce bel exploit hitlérien !

Ainsi disparut dans les flammes un institut qui était une des curiosités de la capitale allemande. Ce n'est pas sans émotion que j'écris ces lignes, en songeant que, quelques jours avant ce nouveau crime des nationaux-socialistes, j'avais eu l'occasion de visiter l'établissement et d'admirer son remarquable musée. Je ne puis croire encore à son anéantissement. Quoi ! ne reste-t-il donc rien de la magnifique collection si intelligemment réunie par le Dr Magnus Hirschfeld et ses éminents collaborateurs ? Il semble que ce soit impossible. Et pourtant, hélas !...

L'institut, seul du genre dans le monde entier, était uniquement consacré aux

En quelques heures, les merveilles que contenait l'Institut furent saccagées.



Le Dr Lévy-Lenz, chirurgien de l'établissement, pratiquait la castration des exhibitionnistes, l'ablation des seins et toutes sortes d'opérations d'ordre tout à fait intime. Le Dr Schapiro, lui, s'occupait de l'impuissance masculine et de la frigidité féminine.

Tous trois étaient, en outre, experts devant les tribunaux. Ils eurent très souvent à témoigner — le plus gravement du monde — dans des affaires de crimes passionnels, de viols, d'outrage aux mœurs et de meurtres érotiques.

L'institut était situé dans un vaste et luxueux immeuble, à deux pas du Tiergarten, 10, unter den Zelten. C'est là que je m'étais présenté un matin, flanqué de mon obligé ami, Rudolf Schweitzer, qui m'avait ménagé une entrevue avec le Dr Félix Abraham.

M. Félix Abraham est une jeune docteur de trente-cinq ans, sveltes et distingué, aux yeux vifs et intelligents, d'une extrême amabilité. Il parlait d'une voix douce et s'exprimait avec un remarquable éloquence. Il nous reçut, dans son cabinet somptueux, avec la plus grande cordialité.

Le Dr Abraham connaît à fond le monde des homosexuels berlinois et il comptait parmi sa nombreuse clientèle les invertis les plus notoires de la capitale du Reich. Il avait ses entrées dans les cercles spéciaux les plus fermés et, s'il n'était tenu par le secret professionnel, pourrait certainement publier le plus complet et le plus curieux reportage sur la dépravation berlinoise. Il est l'auteur d'ouvrages remarquables sur la sexualité. L'un d'eux a d'ailleurs été traduit en français et publié par les soins du Dr Pierre Vachet, qui est chez nous un de ses plus fervents disciples.

Ce fut Rudolf Schweitzer qui mena l'interview. Je me bornai à ouvrir les oreilles et à enregistrer les demandes et les réponses.

Il fut surtout question de la prostitution berlinoise et des avantages et inconvénients de la suppression des maisons hospitalières.

— J'estime, dit le Dr Abraham, que l'abolition des maisons closes en Allemagne a été une grave erreur. D'abord, en fait, on n'a rien supprimé. Les établissements ont disparu, certes, mais les pensionnaires et leurs clients sont toujours là. Ils continuent à se rencontrer clandestinement, voilà tout. Les législateurs qui votèrent la loi d'abolition étaient bien naïfs de croire qu'il suffirait de l'appliquer pour que les habitués des lupanars devinssent subitement chastes et pour que les filles congédiées rentrassent aussitôt, comme par enchantement, dans le chemin de la vertu.

« Ce fol espoir était absurde. Les événements l'ont démontré. En effet, que s'est-il passé après la fermeture des maisons ? Les filles sont descendues dans la rue, non pas pour s'y livrer à des manifestations révolutionnaires, mais pour en accaparer les trottoirs. Et la débauche, au lieu de demeurer cachée, s'est étalée aux yeux de tous. Regrettable exemple pour la jeunesse. La statistique prouve que, depuis cette stupide suppression des établissements hospitaliers, l'effectif des prostituées a triplé en Allemagne. Joli résultat.

« Et la situation s'est aggravée du fait de la disparition du contrôle médical. Les maladies vénériennes, comme il fallait s'y attendre, ont fait des ravages considérables.

— Ne pensez-vous pas, Herr Doktor, observa alors Schweitzer, que la prostituée a tout intérêt, dès qu'elle s'aperçoit qu'elle est atteinte, à se faire soigner sans tarder ? Sa santé intime est en somme son capital. Elle se doit de la protéger.

— Non, répliqua le Dr Abraham. La prostituée contaminée recule tout d'abord devant les frais du traitement, qui sont élevés. Et puis, pendant toute la durée de ce traitement, elle ne pourra plus faire commerce de ses charmes. D'où perte certaine de revenus. Enfin, la maladie, chez la femme, n'est pas douloureuse tout de suite. Alors, tant qu'elle ne souffre pas, elle s'en moque. Le contrôle médical, voyez-vous, me paraît indispensable. Une statistique, dressée par un praticien français, le Dr Bizard, qui fut médecin-chef de la prison Saint-Lazare, contient des arguments irréfutables en faveur du contrôle. Il ressort de ce document que l'on trouve une femme malade sur cent dans les maisons de tolérance, une sur quatre-vingt-dix parmi les filles en carte venant régulièrement à la visite, une sur vingt

## B E R L I N Babylone

parmi celles se présentant irrégulièrement à la visite, et enfin une sur quatre chez les courtisanes insoumises ou clandestines. Vous voyez donc, par ces chiffres, que la prostituée libre est la plus redoutable de toutes. Or, en Allemagne, depuis six ans, toutes les prostituées sont libres...

### LE MEURTRE DU FRITZ ULBRICH

Le Dr Abraham n'est pas seulement un grand médecin, il est aussi un criminaliste distingué. Les meurtres sensationnels sont fréquents en Allemagne. Le vampire de Dusseldorf, le boucher Hartmann, de Hambourg, vedettes célèbres de l'actualité criminelle germanique, ont eu de nombreux émules. Il ne se passe guère de semaine sans qu'on enregistre en Allemagne quelque crime étrange aux détails scabreux. Les anormaux et les obsédés sexuels deviennent souvent des assassins atroces. Mais ils jouent aussi, parfois, le rôle de victime. Tel fut le cas de Fritz Ulbrich, horloger berlinois, que ses passions perverses conduisirent à une mort tragique. L'affaire Ulbrich fit grand bruit à Berlin, il y a deux ans. Le Dr Abraham, qui la suivit de près, en connaît les moindres détails. Il a même publié sur cette affaire un livre très documenté, qu'il écrivit en collaboration avec le Dr Erich Wulffer.

Sur la prière de Schweitzer, il voulut bien me faire brièvement le récit de ce crime retentissant commis dans des circonstances particulièrement atroces.

Fritz Ulbrich tenait Drontheimerstrasse, à Wedding, faubourg de la banlieue nord de Berlin, un magasin d'horlogerie. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux mœurs bizarres, appartenant au monde des détraqués de la capitale du Reich. Fritz Ulbrich, qui n'était pas marié, possédait de nombreuses maîtresses, toutes très jeunes, la plupart mineures. La boutique de la Drontheimerstrasse était le théâtre d'orgies sans nom. Fritz Ulbrich fréquentait les établissements de plaisir les plus louches, et notamment celui de Steinmeier, dans la Friedrichstrasse. Steinmeier est le moins scrupuleux des tenanciers de dancing. Il a une réputation déplorable et fut mêlé à des scandales abominables. Sa récente adhésion au parti national-socialiste ne fait guère honneur aux Hitlériens. Ceux-ci n'en sont d'ailleurs pas très fiers, et l'on dit à Berlin que Steinmeier faillit plusieurs fois être assassiné par des Nazis, désireux de débarrasser leur parti d'une recrue peu intéressante et très compromettante.

C'est chez Steinmeier, parmi les danseuses nues de l'établissement, que Fritz Ulbrich recrutait la grande majorité de ses petites amies. Fritz Ulbrich adorait les poses plastiques et les tableaux vivants. C'était, en outre, un photographe de premier ordre. Après sa mort, la police devait saisir chez lui une collection de 7 000 photographies,

Quatorze mille documents furent brûlés en un gigantesque autodafé.



# moderne

dont 1 500 de femmes différentes ! Cette découverte valut à Ulbrich le surnom posthume de « l'homme qui photographia 1 500 femmes ». Tel est du reste le titre de l'ouvrage que lui consacreront les D<sup>r</sup> Abraham et Wulfer.

Ces 7 000 photographies sont venues, d'ailleurs, enrichir l'abondante collection du musée de l'Institut de sexologie. Le D<sup>r</sup> Abraham m'en a montré un certain nombre. Elles sont effarantes et illustrent tristement la mentalité de l'horloger Ulbrich. Des femmes nues, des femmes travesties en hommes, des filles en déshabillé, une série de jeunes filles nues coiffées de chapeaux différents, des scènes pornographiques, lesbiennes ou sadistes, etc. Il serait impossible de donner ici des détails plus précis... Fritz Ulbrich ne faisait point commerce de ces photos obscènes. Non, il les conservait jalousement pour lui seul, pour son propre plaisir, éprouvant une volupté intense à prendre lui-même ces clichés. Il affectionnait tout particulièrement, nous l'avons dit, les jeunes sujets, et principalement les mineurs. Il les emmenait chez lui, Drontheimerstrasse, et leur imposait ses caprices. Comme il se montrait généreux avec elles, elles obéissaient docilement. Toutes celles photographiées par lui furent tour à tour ses maîtresses. Il en eut donc 1 500 en l'espace de quelques années. Ce doit être un chiffre-record...

Nous voici maintenant suffisamment éclairés sur la personnalité peu recommandable de l'horloger Ulbrich. Abordons le récit du crime.

En l'année 1930, Fritz Ulbrich fit la connaissance d'une jeune fille de seize ans, Luise Neumann, née, étrange coïncidence, le 4 août 1914, date de la déclaration de guerre. Luise était une jolie fille aux traits fins et au corps splendide. Elle se faisait appeler Lieschen dans l'intimité. Elle plut beaucoup à Fritz Ulbrich, qui l'emmena chez elle, la photographia sur toutes ses faces et en fit sa maîtresse favorite.

Or, Lieschen avait un autre amant, nommé Richard Stolpe, jeune gigolo de vingt ans. Un jour, ils décidèrent froidement de tuer l'horloger pour le voler. Dans ce but, ils s'assurèrent la complicité d'un certain Erich Benziger, âgé de dix-neuf ans. Jamais crime ne fut plus minutieusement prémédité !

La date du meurtre avait été fixée plus d'une semaine à l'avance. On avait même prévu l'heure exacte. Il devait avoir lieu le 22 octobre à dix heures précises du soir. La veille du drame, Luise Neumann avait réussi à introduire chez Ulbrich une hachette qu'elle avait cachée dans un endroit secret.

Donc, c'est à dix heures, le 22 octobre 1930, que Stolpe et Benziger devaient se trouver devant la boutique, Drontheimerstrasse, où les attendrait Lieschen.

« Wenn Du nicht kommst, avait dit la sacre misérable à son amant, haue ich die mit meinem Beile vor den Kopf ! (Si tu ne viens pas, je t'abattraï ma hache sur la tête.) »

Le soir du drame, vers huit heures, les deux hommes conduisirent Lieschen jusqu'à la maison de l'horloger. Elle n'était nullement effrayée. Ses complices s'éloignèrent. Elle entra seule, le visage souriant, en fredonnant gaiement une chanson. Ulbrich l'accueillit joyeusement. D'excellente humeur, il fit jouer le gramophone et lui offrit une grappe de raisin. Un peu avant dix heures, ils se déshabillèrent et se couchèrent côte à côte. Ulbrich, fatigué, ne tarda pas à s'endormir. Lieschen, très calme, attendit l'arrivée de ses complices. Elle se leva doucement, s'en fut prendre la hachette à l'endroit où elle l'avait cachée et la déposa sous le lit, à portée de sa main. Puis elle alla ouvrir la porte de la boutique afin de permettre à ses amis d'entrer et retourna se coucher, après avoir encore, pour se distraire un peu, fait jouer en sourdine le disque « Erika, brauchts Du keinen Freund ? » (« Erika, n'as-tu pas besoin d'un ami ? »). Éteignant ensuite la lumière, elle attendit sans peur les assassins, étendue aux côtés de l'homme qu'elle savait condamné à mort. Et ceci est un des détails les plus horribles de l'affaire, car l'allente dura deux heures, les criminels, qui étaient allés faire un tour, s'étant attardés...

Ils n'arrivèrent qu'à minuit. Stolpe poussa la porte entrouverte et entra, suivi de l'autre, qu'il guidait en le tenant par la main, car il connaissait la topographie des

lieux. A ce moment, toutes les horloges de la boutique se mirent à sonner minuit. Benziger, effrayé, heurta un vase.

— Idiot ! grogna Stolpe. Mais, rassurés par le silence qui régnait dans le logement, ils avancèrent à nouveau. Lieschen était toujours au lit quand les deux bandits pénétrèrent dans la chambre.

— Je vous ai déjà entendus, murmura-t-elle. Je commençais à m'impatienter. Vous êtes en retard.

Ces chuchotements réveillèrent Ulbrich. Il voulut allumer la lampe de chevet, mais sa main, en la cherchant, rencontra la tête de Benziger. Il cria. Benziger, épouvanté, recula, mais Stolpe bondit sur sa victime et des deux mains la saisit à la gorge, tandis que Benziger, ayant vivement repris ses esprits, lui tenait les pieds pour l'empêcher de se débattre. Stolpe serra pendant plus de cinq minutes. Après quoi ils l'abandonnèrent. Mais Lieschen émit l'idée qu'il n'était peut-être pas encore mort.

Benziger l'examina à la lueur d'une lampe de poche.

— Si, il est mort. — Bah ! riposta Lieschen, dans tous les cas, « travaillez » tranquillement. S'il remue encore, je l'achève...

Et elle prit la hache déposée sous le lit afin d'en frapper Ulbrich si par miracle il reprenait connaissance. Elle devait déclarer cyniquement aux policiers, quelques jours plus tard :

— Er hat nicht lange gezappelt... (Il n'a pas gigoté longtemps)...

Les deux assassins recouvrirent le cadavre d'un drap. Et, s'éclairant de leur lampe électrique, ils fouillèrent les meubles, tandis que Lieschen, la hache à la main et fumant une cigarette, « surveillait le mort ».

Leur butin fut assez maigre : 820 marks et dix montres. Après avoir fait séance tenante le partage, ils sortirent tranquillement tous les trois de la maison du crime, prirent un taxi et rentrèrent chacun chez soi. Le lendemain soir, on put les voir ensemble dans un cinéma.

Mais le pot-aux-roses fut rapidement découvert. Les nombreuses photographies trouvées chez la victime par la police facilitèrent singulièrement l'enquête. On interrogea les dernières maîtresses d'Ulbrich ; parmi lesquelles Lieschen. Elle prétendit ne rien savoir, mais, pressée de questions, finit par avouer et dénonça ses complices, enfuis du côté de Stettin avec le peu d'argent qui restait de leur butin.

Leur arrestation fut des plus simples. Un gendarme, apercevant deux jeunes suspects sur la route, les interpella :

— Etes-vous les deux sacrifiants qui ont tué Ulbrich ?

Ils répondirent sans hésiter :

— Oui.

Le procès eut lieu à Berlin-Moabit en février 1931. Les condamnations infligées aux meurtriers de l'homme qui avait photographié 1 500 femmes furent les suivantes :

Luise Neumann : huit ans et deux mois de prison ;

Benziger : six ans et trois mois de travaux forcés ;

Stolpe : à mort et deux mois de prison.

Détail pénible ! Luise Neumann était enceinte de trois mois, de Stolpe, au moment du crime...

## LE TRAFIC DES STUPÉFIANTS

Berlin, foyer de débauche, capitale de la prostitution, de l'homosexualité et de la traite des blanches, est également un centre important du trafic des stupéfiants. Il n'en pouvait être autrement. Après tout ce que j'ai rapporté ici, le contraire eût sans doute étonné le lecteur.

Le commerce des différentes drogues de la toxicomanie se faisait jadis sous les arcades du métro de la Bülowstrasse. Mais des opérations policières de grande envergure en chassèrent les trafiquants. Ils se réfugièrent Friedrichstrasse, Winterfeldplatz, Bayerischenplatz, Kurfürstendamm et Wittenbergplatz. La morphine se vend couramment dans les cafés et lieux de plaisir situés aux alentours de cette dernière place. Les marchands de morphine, étant presque tous connus de la police, doivent opérer avec la plus grande discrétion. Ils ne vendent que sur rendez-vous, et uniquement à leurs clients attirés, en des endroits fixes d'avance et qui changent chaque fois.

Il y a cependant — mais c'est l'exception — des lieux de rendez-vous fixe. Ainsi, dans une petite taverne de la Schwerinstrasse, à deux pas du Nollendorfplatz, on

Luise Neumann et Fritz Ulbrich, sa victime.

peut rencontrer un homme à tout faire, qui se charge de procurer aux amateurs le poison désiré. Cet homme, en premier lieu souteneur est également bookmaker, carambouilleur et vendeur de stupéfiants. Mais il ne traite pas avec n'importe qui. Il faut être bien connu de lui. Une de ses spécialités est la vente de la morphine « à la piqure ». Il entraîne ses clients dans les lavabos de l'établissement. Là, le morphinomane se découvre le bras, se laisse injecter le poison et paye comptant. Il procure également l'opium, le haschich et la coco.

Le bas de la Friedrichstrasse, qui est le quartier des figurants de cinéma, des invertis professionnels, des souteneurs et de nombreuses filles publiques, est un des principaux centres pour le trafic de la cocaïne. On la vend, à des prix défiant toute concurrence, dans les bars qui fourmillent en ces parages. A peine se cache-t-on pour y faire ses achats de poison blanc. La police procède souvent à des arrestations, mais le trafic est tel qu'elle ne peut l'entraver. Les fournisseurs coffrés sont immédiatement remplacés par d'autres, surgissant on ne sait d'où ni comment.

Les fumeries d'opium foisonnent également dans les environs de l'Halleschestor, du Wittenbergplatz et du Kurfürstendamm. Mais on a tant écrit sur les mœurs des toxicomanes dans les diverses capitales du monde que je ne crois pas nécessaire de m'étendre plus avant sur ce sujet mille fois traité. Il suffira, je pense, de signaler que, sous ce rapport, Berlin n'a absolument rien à envier aux autres grandes villes de l'Ancien et du Nouveau Continents.

## SALONS DE MASSAGE ET BARS EXCENTRIQUES

Les « salons de massage » pululent à Berlin. Ce ne sont ni plus ni moins que des maisons de tolérance, non tolérées officiellement

Le Sing-Sing que la police a récemment fermé mérite une mention spéciale.

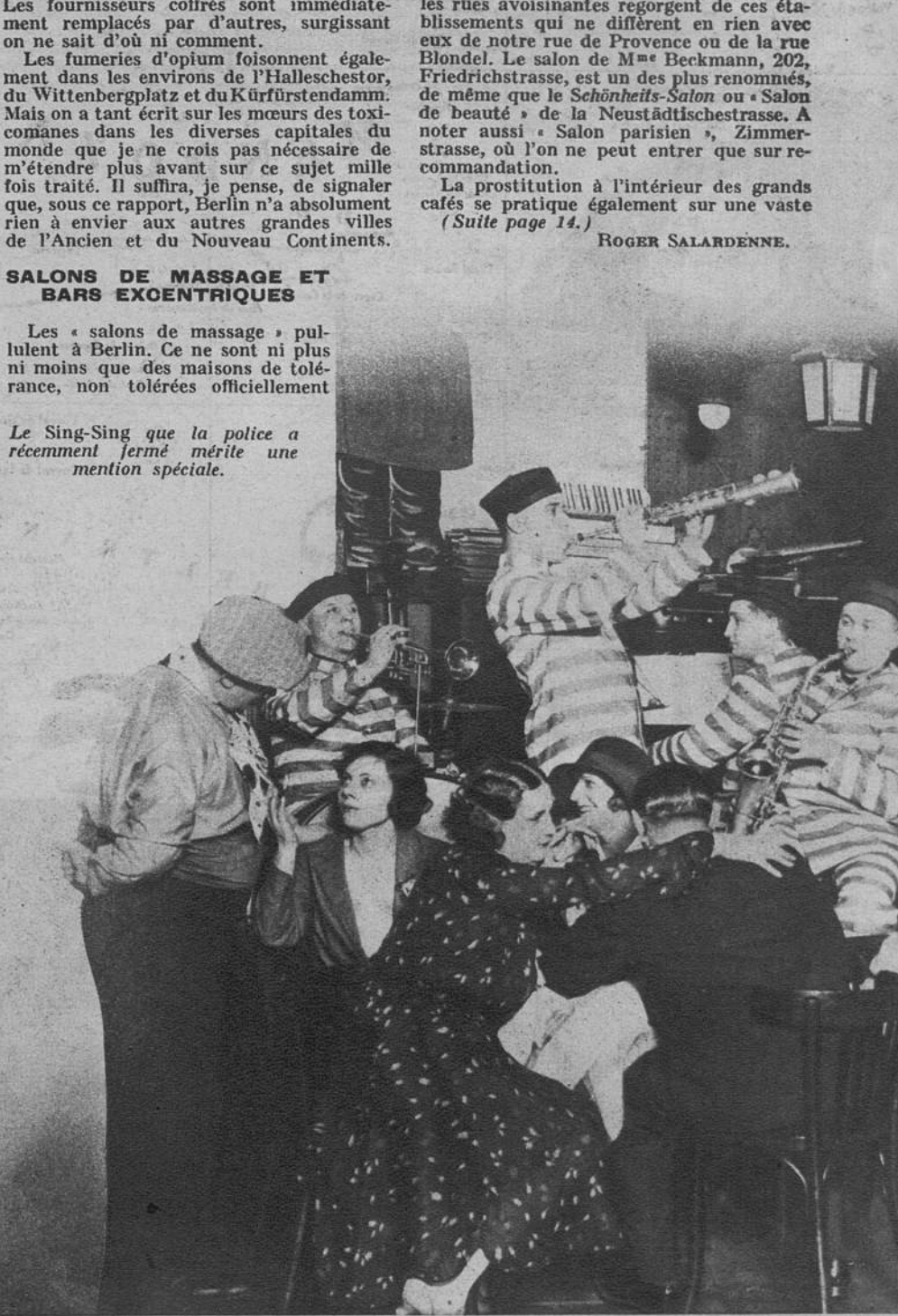
puisqu'elles sont clandestines, mais tolérées tout de même puisque la police, qui ne peut les ignorer ne cherche pas à les interdire. Elle préfère fermer pudiquement les yeux...

Certains s'intitulent « salons » ou « cours de culture physique ». Cela fait sans doute plus convenable. La Friedrichstrasse et les rues avoisinantes regorgent de ces établissements qui ne diffèrent en rien avec eux de notre rue de Provence ou de la rue Blondel. Le salon de M<sup>me</sup> Beckmann, 202, Friedrichstrasse, est un des plus renommés, de même que le Schönheits-Salon ou « Salon de beauté » de la Neustädtischestrasse. A noter aussi « Salon parisien », Zimmerstrasse, où l'on ne peut entrer que sur recommandation.

La prostitution à l'intérieur des grands cafés se pratique également sur une vaste

(Suite page 14.)

ROGER SALARDENNE.



La Gigolette.

Il continua : — A ce moment, quelqu'un frappa à la porte. J'allai ouvrir. C'était la Gigolette. Elle était très émue.

— Baptiste, me dit-elle, tu connais ma vie...

Mon hôte s'interrompit pour ouvrir une parenthèse :

— Vous m'avez demandé, mon cher monsieur, de vous conter la mienne « de vie », ce n'est qu'un film sans intérêt si on la compare à celle de la Gigolette, la sienne, c'est un vrai roman. Passons, je reprends :

— Baptiste, me dit-elle, tu connais ma vie, je n'ai pas toujours été très heureuse. Je connais la tienne, elle a été passablement mouvementée, mais elle est restée propre parce que tu es foncièrement droit et loyal...

Elle s'était arrêtée, et moi je la regardais, ne comprenant rien à tout ce préambule.

Ci-contre : Eh bien ! je l'aime pourtant, je l'aime.

Alors, elle se rapprocha.

— Baptiste, reprit-elle, depuis deux ans que nous vivons côte à côte, j'ai pu apprécier ton bon cœur, ta libéralité et, à mon égard, ta régularité et...

« Elle s'était jetée à mon cou, et, tout bas, à l'oreille, elle murmura :

— Je suis riche, Baptiste, et je serais si heureuse si tu voulais que je devienne ta femme... mais ta femme légitime ?

Mon hôte demeura songeur un moment, puis, craintivement comme s'il redoutait d'impressionner le sort, il pensa tout haut :

— Je ne pouvais pourtant pas lui refuser de faire son bonheur...

En évoquant cette scène purement sentimentale, cette scène stupéfiante par sa candeur naïve dans ce décor de maison close, le patron du Pont-Vert, le Grand Baptiste, le ruffian qui avait dompté le Catalan Ferrer, tremblait comme une feuille sous la caresse d'un zéphyr. Une larme, un moment, voila son regard pâle, je n'avais plus devant moi qu'un homme, qu'un pauvre homme comme les autres.

Mais maintenant, il parlait de son triomphe :

— Le lendemain, la Gigolette posait trois conditions à notre mariage :

- 1° Je devais me séparer des deux femmes que j'avais remontées après la perte de mon million ;
- 2° Je prenais

ta parfaite correction. Grâce à toi, cette maison, la nôtre, je dis bien, la nôtre, est prospère ; alors, si tu as quelque affection pour moi, ne pars pas !

J'étais troublé. Je vous l'ai dit, je suis un grand enfant, aussi je ne savais que répondre, les mots s'étranglaient, je balbutiais :

— Mais... ce n'est pas moi... Marcel... Enfin, je ne peux pas...

— Si ! s'écria-t-elle, catégorique.

Et, martelant ses mots, elle ajouta :

— Tu le peux si tu veux !

Je restai bouche bée, ne comprenant toujours pas où elle voulait en venir.

Alors, elle me prit les mains.

— Regarde-moi, fit-elle.

Nos yeux se rencontrèrent et je me sentis soudain captivé, asservi.

Elle demanda :

— Me suis-je jamais montrée coquette avec toi, Baptiste ?

— Non...

— Eh bien, je t'aime pourtant, oui, je t'aime, je t'aime...

Et, tout de suite, elle expliquait :

— Oh ! rassure-toi, ce n'est pas un béguin, une fantaisie, un caprice, c'est quelque chose de plus profond, de plus sérieux, c'est né je ne sais quand, ni comment, tous les jours un peu, à mon insu...

Je t'ai toujours admiré parce que tu étais grand et fort, puis j'ai eu de l'amitié pour toi parce que j'étais toute petite et que tu me protégeais ; après, j'ai pensé qu'on devait être bien dans tes bras, alors... alors, quand j'ai appris que Marcel était intraitable, que tu allais partir, me quitter pour toujours, mon cœur a éclaté, j'ai compris et... et me voilà.

A gauche : Le jeune Attilio Senazzino, un gamin de vingt-deux ans, frère du député, est nommé chef du département de Police.

l'engagement solennel de ne plus jouer à la roulette ;

3° La Gigolette conservait la libre gestion de ses biens personnels.

Le visage de mon hôte s'éclaira d'un sourire.

— C'était, mon cher monsieur, la martingale... la martingale salutaire. Bah ! Paris valait bien une messe ! D'un coup, je retrouvais une femme et la fortune, car, ne nous trompons pas, la Gigolette a des rentrées d'argent formidables.

Et, avec complaisance, il énuméra :

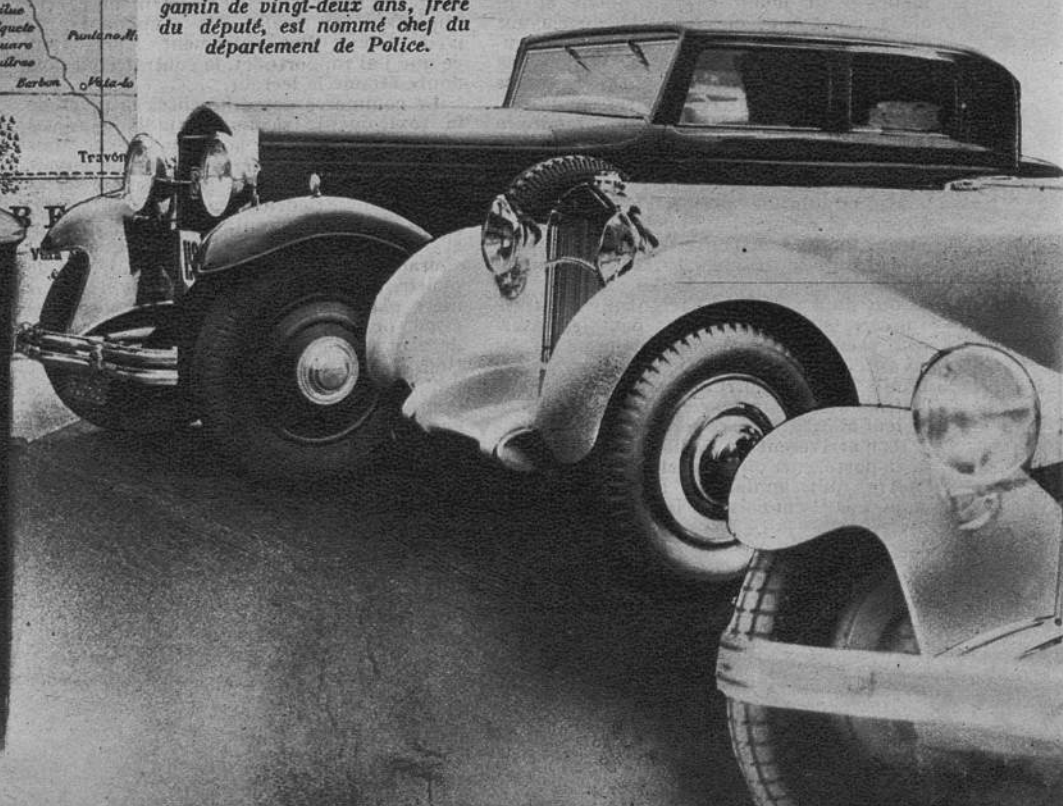
— Songez donc ! En plus du Pont-Vert, elle possède d'abord mon ancienne « Maison Dorée », qu'elle a transformée en hôtel de passe ; ensuite, la taule française de Saint-Raphaels, et enfin un superbe immeuble rue Charcas, à Buenos-Ayres, qui, à lui seul, laisse un revenu mensuel de vingt-cinq mille francs.

Puis il décocha, en se frottant les mains :

— Je vous l'ai dit, je suis l'homme des

Au-dessous : J'ai besoin de trois voitures.

# LE PATRON



grands d'hui. Cepe crut bo — O qu'il m au cou répon qu'un f frès dou us et c nombre sieurs t fois au dots, on la cons vrai de aux cro

Je grim je

— Ay imposée fut déci à Marcel

sationne private. Alors, je et la fé

Une

— Et à souhai Mon h — To fit-il en d'une ex exemple. — Apè Senazzin frère du départem tion, ce g

et, tout  
je serais  
levienne  
moment,  
doutait  
t haut :  
pas lui  
ent sen-  
par sa  
maison  
Grand  
npté le  
feuille  
larne,  
n'avais  
qu'un

de son  
posait

entrées  
t-Vert,  
Maison  
ôtel de  
Saint-  
meuble  
ui seul,  
gt-cinq  
mains :  
me des  
oitures.

grands écarts. Ruiné d'hier, riche aujourd'hui.

Pendant, comme je restais pensif, il crut bon d'ajouter :

— Oh ! je sais, je sais... Vous vous dites qu'il m'a fallu cette fois me passer la corde au cou pour reverdir mon gazon, je vous répondrai que cette corde n'est en réalité qu'un fil, un petit fil très fin, très souple, très doux, et que je n'ai fait que suivre les us et coutumes du grand monde. Ils sont nombreux de par le monde les petits messieurs très bien, sans situation et quelquefois aux abois, qui s'adjugent des grosses dots, on trouve ça partout, ils jouissent de la considération générale, et pourtant, à vrai dire, ils ne font que vivre, eux aussi, aux crochets d'une femme, de la leur, ce ne sont en somme que des barbeaux mondains mais légaux.

Alors ?  
Tout cela avait été dit avec un tel sérieux que je me gardai d'insister, me contentant d'en rire.

Il y eut un temps, puis le visage illuminé par un air de victoire, le Grand Baptiste reprit :

Je grimpe sur le pigeonnier et j'ouvre le feu à coups de winchester.

— Ayant souscrit aux trois conditions imposées par mon bourreau, notre mariage fut décidé ; j'envoyai aussitôt un chèque à Marcel Garesio pour solde de tout compte et, à midi, la rose à la boutonnière, la Gigolette à mon bras, je faisais une entrée sen-

sationnelle dans la salle à manger de la private. Les hommes étaient pétrifiés. Alors, je leur annonçai la bonne nouvelle et la fête commença.

#### Une bagarre à Mendoza...

— Et depuis, demandai-je, tout marche à souhait ?  
Mon hôte égraina un petit rire.

— Tout irait mieux encore sans la police, fit-il en claquant des doigts, mais elle est d'une exigence, si vous saviez. Tenez, un exemple...

Après les élections, le jeune Attilio Senazzino, un gamin de vingt-deux ans, frère du député, est nommé directeur du département de Police. A peine en fonction, ce galopin convoque les trois tenanciers

de Mendoza à son cabinet. J'étais du nombre.

— J'ai besoin, nous dit-il, de trois automobiles. La première, pour mon usage personnel, car il est convenable, je pense, que le chef de la police ait sa voiture ; la deuxième, pour le chef de la sûreté ; la troisième, enfin, pour le service général. Il me faut, bien entendu, des voitures sérieuses. Pas de pacotille surtout. Naturellement, j'ai pensé à vous pour me les offrir.

Cette fois, si le commissaire est très aimable, nous trouvons qu'il exagère un tantinet. Ne parle-t-il pas d'automobiles de cent mille francs ?

— Nous refusons. La riposte ne tarde pas. Le soir même, en pleine nuit, à la tête de son personnel, Senazzino effectue une descente dans les privées des trois maisons.

Ici, au Pont-Vert, les hommes refusent d'ouvrir. La porte vole en éclats. Alors, je grimpe sur le pigeonnier et j'ouvre le feu à coups de winchester. Bien entendu, je vise aux jambes, sans ça j'en aurais tué une bonne douzaine de ces « poulets » !

Immédiatement, la police répond. C'est une fusillade terrible. On échange plus de cent coups de revolver ou de carabines. Senazzino, tenu en échec, fait appel à l'escadron de sécurité (la gendarmerie). La private est prise d'assaut. Les policiers bastonnent les hommes qui se défendent. C'est bientôt une mêlée effroyable. Michel le Corse, un bagnard évadé, se bat comme un taureau. Son poing tombe et retombe, assommant à droite, culbutant à gauche. Je vois le moment où il va être appréhendé. Non, il se dégage encore et, d'un coup de tête, envoie un officier rouler sur le parquet...

Le petit Léon, vous vous souvenez de Léon Aubert, évadé de Cayenne lui aussi, qui avait été condamné par la Cour d'as-

l'ami de Washington Lencinas, le gouverneur de la province.

Rapidement, il aspira quelques bouffées et continua :

— En cours de route, Michel le Corse, qui ne se faisait aucune illusion sur le sort qui lui était réservé, joue son va-tout. D'un brusque mouvement, et malgré les menottes, il se dégage, saute de la voiture en marche et réussit à s'enfuir. Il gagne la private, où je le cache en lieu sûr.

Pendant ce temps, au Département, les hommes sont enfermés dans un cadre spécial. Alors, Senazzino, furieux de l'évasion du Corse, arrive armé d'une cravache et, tel un dompteur dans la cage des fauves, commence un dressage en règle...

Le lendemain, ne s'en tenant pas là, il fait embarquer tous ces malheureux dans une voiture cellulaire et, sous bonne escorte, les dirige sur les Cordillères, où on les astreint à transporter des pierres. Pour d'autres, c'est le bagne qui recommence ; pour d'autres, ce sont les Bat' d'Al' qui continuent.

Le patron du Pont-Vert, dans un mouvement qui lui est familier, leva son index :

— Mais Senazzino n'a oublié qu'une chose dans toutes ces manigances, c'est que le Grand Baptiste est en liberté et qu'il a des amis puissants à Mendoza. Déjà, j'ai vu mon avocat, le bâtonnier Godoy ; celui-ci alerte le tribunal et dépose immédiatement un *habeas corpus*. Le juge se transporte alors à la private pour constater la violation de domicile, puis il se rend au Département pour interroger les prisonniers. Surprise ! Il apprend qu'ils sont aux Cordillères. Cette fois, il se fâche, car le chef de police, péchant par ignorance, a abusé de ses prérogatives, et il ordonne la mise en liberté immédiate des déportés. Des automobiles repartent pour les Cordillères, afin de ramener les hommes et, dès

patron du Pont-Vert est incapable de déguiser la vérité. D'ailleurs, je dois à cette vérité de dire que l'histoire m'a été confirmée depuis par les principaux acteurs de la bagarre.

N'empêche que je souris encore, aujourd'hui que j'évoque ce souvenir, car je me demande avec inquiétude à quelle incapacité de travail ce Diafoirus argentin a bien voulu faire allusion !

#### Un beau rêve.

Maintenant, le Grand Baptiste me considérait curieusement, les paupières clignées. Il y avait un peu de tout dans son regard : de la malice, de la bonhomie, et aussi une pointe de confiance en soi singulière. Il me faisait l'effet d'un gros chat qui aigüise ses griffes sur un tapis de haute laine.

Mais, soudain, il redressa le buste et expliqua :

— Il ne faudrait pas croire cependant que les choses se terminent toujours de façon aussi plaisante. En réalité, cette histoire n'est qu'une exception.

Si je vous contais dans leurs détails les mille et un démêlés que j'ai eus avec la police durant ma longue carrière de trafiquant, vous seriez édifié. Tous se ressemblent comme des frères jumeaux, tous évoluent de la même manière, et tous aussi ont la même fin. Chacun d'eux peut se résumer en une formule à deux temps : bagarre et emballage, billets de mille et... sourires. Nous sommes taillables à merci, et ces messieurs du Département ne s'en privent pas. C'est la lutte des éternelles marmites, et les pots cassés, ça coûte cher.

Le patron du Pont-Vert leva une fois encore son index et conclut :

— Tout s'arrange en Argentine, c'est évident, mais il faut de l'argent... beaucoup d'argent !

— Qui parle d'argent ? demanda soudain une voix enfantine derrière nous.

C'était la Gigolette.  
Une Gigolette menue et souple, lèvres peintes et figure émaillée, qui s'avançait en sautillant.

Le Grand Baptiste s'était levé brusquement.



# PONT-VERT

— Voici mon petit Doudou, fit-il en prenant la fragile poupée dans ses bras puissants.

Et ce fut un tableau de famille impressionnant, tableau qui, dans ce décor de lupanar, aurait tenté sûrement un peintre de talent.

Avant de quitter ce couple charmant, je m'enquis de leurs projets d'avenir.

Ce fut la Gigolette qui me répondit :

— Encore trois ou quatre ans de bon travail et nous rentrerons en France. Nous nous installerons alors dans le Midi... à la campagne.

Et regardant son époux, elle minauda, gamine :

— N'est-ce pas, Baptiste ?... Un petit mas bien tranquille du côté de Carqueiranne...

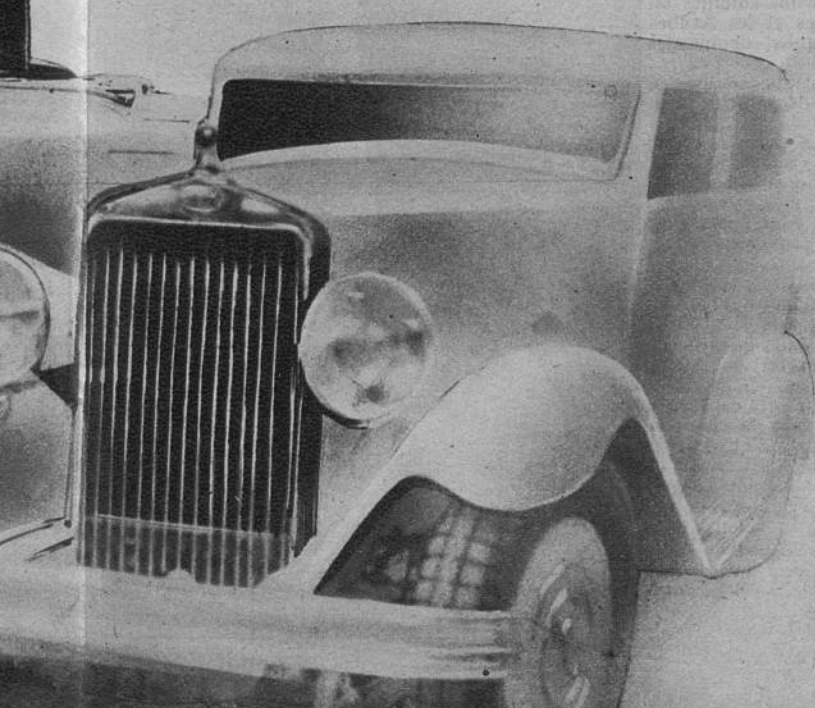
— Oui, mon petit Doudou...

Et voilà ! Toute l'ambition de ces tenanciers de maison close tenait dans un beau rêve : aller planter des choux autour d'une bastide perdue entre Toulon et Roquebrune.

FIN

CLAUDE VINCELLE.

Toute l'ambition de ces tenanciers : aller planter des choux autour d'une bastide perdue entre Toulon et Roquebrune.





La douce Yvonne n'était autre qu'un garmement dont le casier judiciaire s'agrémentait de quatre condamnations pour attaque à main armée.

#### Le certificat ? Une bonne blague !

Dans les bureaux de placement, ce fut le même refrain.

— Donner des garanties au client ? Quelles ? Comment voulez-vous que nous contrôlions la teneur des certificats ? Tous les valets de chambre, cuisinières et femmes de chambre, ont de bons certificats.

— Même ceux qui n'ont pas donné satisfaction aux clients ?

— Surtout ceux-là. Il y a souvent une certaine crainte qui pousse la cliente à dire que la domestique renvoyée lui donne toujours pleine et entière satisfaction.

« Un jour, une rentière qui habite près du Trocadéro vint nous trouver. Elle cherchait une nouvelle bonne. Nous pensions qu'elle avait trouvé une perle.

« La perle que nous avions cru lui fournir un mois auparavant venait de se faire mettre à l'ombre pour vol qualifié.

« Et notre rentière de nous dire : « Heureusement, elle n'était plus à mon service ». Notre surprise fut alors grande d'apprendre que cette même bonne s'était rendue coupable chez cette rentière de plusieurs vols importants et que ladite dame lui avait remis un excellent certificat.

« Et notre cliente de se justifier par ces mots : « Que voulez-vous, j'ai des enfants. Elle pouvait se venger sur eux. »

— Mais, objectons-nous, n'est-il pas défendu de donner un mauvais certificat à un domestique ?

— C'est un bruit que font courir les mauvais serveurs. On peut toujours mettre sur un certificat que la personne congédiée a servi de telle date à telle date, sans autres commentaires. Les gens chez qui l'indésirable se présentera comprendront ce que signifie la sécheresse d'un tel texte.

« Malheureusement, c'est, avec les mauvais domestiques, la politique du « qu'il aille se faire prendre ailleurs ! ». Les patrons qui consentent de bons certificats à de mauvais domestiques devraient être punis par la loi.

Et la directrice du bureau de placement de déplorer longuement encore de tels errements.

— Et puis, ajoute-t-elle, avec la vie que l'on mène aujourd'hui ! Il n'y a plus d'esprit de famille. Les enfants sont élevés à la diable. Il faut qu'ils rapportent de bonne heure. Le travail des usines pendant la guerre a gâté un grand nombre de bons domestiques.

« Mais il faut reconnaître que deux bons tiers des gens de maison indésirables ne sont pas de chez nous. Nous avons admis trop d'étrangers dans l'intimité de notre foyer. C'est d'eux qu'est venu tout le mal.

« Le mal est venu un peu aussi, il est vrai, de certains fournisseurs qui, pour s'enrichir plus vite, apprenaient aux domestiques à tricher le client sur le poids ou le prix. Enfin, certains patrons ont montré trop nettement qu'ils dépensaient sans compter et le gâchis des maîtres a déclenché le coulage.

En quittant le bureau de placement, nous étions édifiés. Pourtant, il y a lieu de faire une agréable constatation, c'est que si les gens de maison s'attribuent trop souvent le bien d'autrui, les domestiques assassins sont assez rares.

Mais que de beaux cambriolages exécutés dans les règles de l'art, en pleine sécurité et avec tout le temps ensuite d'aller se mettre en sûreté à l'étranger ! Car il existe de véritables bandes dont les exploits sont à retardement après une préparation minutieuse.

#### Une longue préparation.

Une riche Anglaise habitant un hôtel particulier rue de la Faisanderie eut à son service pendant près de deux années une femme de chambre qui n'était chez elle que pour préparer un cambriolage en règle. Qui, un an et demi ! Il faut avouer que les bandits avaient de la patience.

D'ailleurs, le cambriolage échoua, l'An-

A gauche : On voit sortir de la malle, tel un diable monté sur ressort, l'apache menaçant.

... étant morte brusquement lors que la bande s'apprêtait à monter à l'assaut du petit hôtel encombré de riches collections.

Ce fut l'un des membres de cette bande qui, arrêté pour un vol à la tire, vendit la mèche par vengeance, croit-on, et fit coffrer toute la bande, même la femme de chambre à qui la défunte britannique avait légué, pour récompense de ses bons et honnêtes services, une centaine de mille francs.

#### La si douce Yvonne.

L'épouse d'un tailleur de Neuilly vécut quelques minutes inoubliables quand deux inspecteurs de police vinrent lui apprendre que la si douce Yvonne, sa bonne d'enfants bretonne, n'était autre qu'un garmement du sexe masculin dont le casier judiciaire s'agrémentait déjà de quatre condamnations pour vol et attaque à main armée.

La malheureuse dame faillit tomber en syncope quand elle se rappela que pour aller au théâtre avec son mari elle laissait la douce Yvonne en compagnie de ses deux fillettes, âgées de neuf et douze ans, et de son garçonnet qui n'avait dépassé son troisième printemps que de quelques jours.

Le cas du travestissement est assez fréquent. Il est ingénieux aussi. La bonne disparue, on constate le vol, on dépose une plainte et les recherches s'aiguillent sur une piste qui ne mène à rien puisque la femme recherchée est un homme.

#### Un cadavre dans une chambre de bonne.

Quelques années avant la guerre, le concierge d'un immeuble de la rue du Temple fit une surprenante constatation.

Dans une chambre de bonne dont la porte était restée entr'ouverte, il avait trouvé le cadavre d'une de ses locataires.

Cette locataire était une vieille dame fortunée. Elle était étendue sans vie devant une malle ouverte et vide.

La police fut immédiatement prévenue, et l'on rechercha la bonne de la défunte. On la retrouva dans son pays aux environs de Lunéville.

Tout d'abord, elle fit la bête, déclarant que sa patronne l'avait renvoyée et qu'elle ne comprenait pas pourquoi le cadavre de Madame se trouvait dans sa chambre.

Mais on lui posa alors une question qui la gêna quelque peu :

— Pourquoi, puisque vous étiez congédiée, avez-vous laissé votre malle dans votre chambre ?

La petite bonne ne répondit pas, et comme on insistait, elle fondit en larmes pour entrer peu après dans la voie des aveux.

Au cours d'un bal en pleine rue, la veille du 14 Juillet, elle avait fait la connaissance d'un individu qui était devenu son amant. Cet individu la terrorisait.

Un soir, il lui proposa de la laisser pénétrer dans sa chambre, où il attendrait le sommeil de la vieille dame pour descendre cambrioler l'appartement.

Sous la menace d'un couteau, la petite bonne céda et l'apache monta dans sa chambre.

Mais, justement, ce soir-là, la vieille dame eut une prise de bec avec la petite bonne qu'elle congédia.

— Je vais monter avec vous pour visiter votre malle, annonça-t-elle.

Elle monta. Entendant du bruit, l'apache s'était caché dans ladite malle !

On devine le reste : la vieille dame ouvre la malle, en voit sortir, tel un diable monté sur ressort, l'apache qui la menace de mort et elle tombe morte de terreur.

#### Le vol à l'éloignement.

Il est pour certains domestiques une façon de voler ses maîtres pratiquée depuis une quinzaine d'années seulement. C'est ce qu'on appelle : le vol à l'éloignement.

Cette manière de s'approprier le bien d'autrui a été importée de nos colonies où les indigènes, les Annamites et les Arabes particulièrement, la pratiquent depuis des siècles.

Tout d'abord, le domestique tombe en arrêt devant un objet qu'il voudrait bien s'approprier.

Mais comment faire ? Le prendre et le mettre en lieu sûr ?

Et si le patron fait une perquisition dans sa chambre ?

Le voleur, direz-vous, peut, son rapt commis, donner ses huit jours. Ce serait s'accuser.

Non, il sera plus patient. Il prendra l'objet et l'éloignera progressivement.

Il le déplacera d'abord dans la pièce où il est exposé, le cachant derrière un rideau ou une armoire.

Dès que sa disparition aura été constatée, si les recherches opérées dans la chambre ne donnent aucun résultat, l'objet sera caché dans une pièce voisine. Et ainsi, de pièce en pièce, tandis que l'émotion provoquée par sa disparition se calmera, l'objet montera dans la chambre du voleur, pour être traqué dans un lieu beaucoup plus sûr.

Un conseil donc : quand vous aurez



perdu un bijou, cherchez-le chez vous remuez et déplacez tous les meubles, secouez toutes les tentures, soulevez tous les tapis. Du diable si vous ne le trouvez pas.

Mais vos recherches devront être poussées plus loin à mesure que le jour de la disparition de l'objet précieux s'éloignera.

Une dame de nos amis, épouse d'un fonctionnaire colonial, retrouva dans une casserole de sa cuisine un bracelet disparu le mois précédent.

Il était temps, l'objet allait monter dans la chambre du chauffeur, le plus dévoué des Indo-Chinois.

#### Les « diamantaires ».

La bourgeoisie parisienne fut mise en coupe réglée, pendant plusieurs années, peu avant la guerre, par la bande des « diamantaires ».

Ce titre ronflant avait été imaginé par le chef de la bande qui travaillait dans une grande bijouterie du boulevard de Sébastopol.

Ses complices étaient des valets et des femmes de chambre sur le compte desquels il n'y avait jamais rien à dire et qui quittaient leurs patrons — le coup fait — sans raisons graves, ce qui éloignait d'eux tous soupçons quand, par le plus grand des hasards, leur méfait était connu.

Ces valets et femmes de chambre avaient pour mission de s'emparer au cours d'une assez longue absence de leurs maîtres, des bijoux que ceux-ci avaient commis l'imprudence de laisser à la maison.

Ne croyez pas que ces bijoux disparaissaient définitivement. Ils revenaient assez rapidement prendre place dans leur écrin et leurs propriétaires, les retrouvant, ne pouvaient soupçonner qu'ils étaient bel et bien volés.

Les bijoux, en effet, pendant leur courte absence, avaient subi une importante transformation. Les pierres précieuses qui les agrémentaient étaient desserties et remplacées par d'autres pierres de même couleur, mais fausses.

Le chef de la bande des « diamantaires », très habile ouvrier, eût pu s'enrichir pendant de longues années encore si l'une de ses complices, une petite bonne fort jolie, n'était devenue la maîtresse de son patron et, dans un moment d'abandon, n'avait tout révélé à ce dernier.

#### Le coup de la pièce d'argenterie.

Une cuisinière, réputée comme cordon-bleu, avait trouvé un moyen assez ingénieux d'augmenter ses mensualités alors modestes, puisqu'à l'époque, on ne payait pas une cuisinière plus de soixante francs par mois.

Ne pouvant faire danser l'anse du panier (sa patronne faisait son marché elle-même),

Le bracelet fut retrouvé dans une casserole à la cuisine.



# CONNAISSEZ-VOUS ? VOS DOMESTIQUES



elle faisait fréquemment disparaître une pièce d'argenterie. Elle choisissait pour cela un lendemain de grand dîner et prétextait l'affolement ou la présence d'un extra au regard peu catholique.

Quand la patronne ne criait pas trop, la pièce d'argenterie ne revenait plus. Quand il s'agissait de vaisselle plate d'une valeur importante, la voleuse la faisait rapporter soi-disant par un chiffonnier auquel on donnait une forte récompense.

Le chiffonnier en question n'était autre que le propre frère de la cuisinière. Employé comme garde de nuit dans un commerce des halles, il partageait la prime avec sa sœur.

Certes, les primes n'étaient pas fortes... jusqu'au jour où disparut, au cours d'un déménagement, un coffret à bijoux.

Trois jours après la perte de ce coffret, un démenageur coiffé du classique bonnet de coton vint rapporter les bijoux au complet. Malheureusement, comme il ressemblait de façon frappante au chiffonnier, le commissaire de police du quartier fut chargé d'interrompre un commerce qui, pour fort ingénieux qu'il était, ne pouvait vraiment pas être encouragé.

## La comédie de la virginité d'Irma.

Laissez-nous vous conter à présent la joyeuse aventure de la charmante Irma, une jeune femme de chambre rousse présentée dans toutes ses places par ses fort honorables parents, — le père était, disait-elle, adjudant-chef en retraite d'un régiment de cavalerie — dont on annonçait la virginité comme on eût fait d'une qualité maîtresse, qui se laissait chaque fois détourner de ses devoirs par son patron et qui entraînait, vierge de nouveau, dans une autre place pour y jouer la même comédie.

Cette comédie, on la devine. La belle s'en laissait conter par le patron, simulait un commencement de grossesse, faisait intervenir l'ancien adjudant-chef de cavalerie, lequel naturellement remontait sur ses grands chevaux, et Monsieur, pour que Madame, n'apprit pas son crime, subissait un chantage en règle qui rapportait plusieurs billets de mille à la bande.

## Bâillonné et ficelé.

Que de salariés ont simulé un cambriolage d'appartement ou de bureau en se maquillant plus ou moins habilement en victimes pour détourner les soupçons sur des êtres qu'on ne retrouvait fatalement jamais puisqu'ils étaient imaginaires. Une fois, cette façon de voler ses maîtres joua un assez méchant tour à son auteur.

Un valet de chambre travaillait depuis un mois à peine chez un banquier dont l'appartement était situé près du Parc Monceau.

Les quatre premières semaines passées, le nouveau domestique faisant parfaitement l'affaire, on l'emmena en Touraine, où le banquier possédait une fort belle propriété.

Trois jours après son arrivée, alors que ses maîtres étaient allés à l'enterrement d'une parente et revenaient après vingt-quatre heures d'absence, quelle ne fut pas la stupéfaction du banquier et de sa femme en retrouvant le valet de chambre bâillonné et ficelé comme un saucisson dans le bureau de son maître.

Un secrétaire avait été ouvert et vidé de son contenu : valeurs et billets de banque. Il y en avait pour une soixantaine de mille francs.

La police alertée aussitôt on commença l'enquête.

Le valet de chambre encore tout tremblant racontait avec force détails comment, alors qu'il traversait cette pièce, des bruits suspects l'avaient cloué sur place.

Et, soudain, il avait vu par une porte, celle placée derrière le bureau, trois hommes se glis-

ser dans la pièce, trois hommes masqués et armés de lanternes.

Apeuré, le valet avait crié pour appeler les autres domestiques, mais sa voix s'était enrouée dans sa gorge et, d'ailleurs, sous la menace de trois revolvers, il n'avait osé prolonger ses appels.

Comme il contait le drame, le banquier ouvrit des yeux fort étonnés.

— Mais, fit-il, êtes-vous bien sûr de vos souvenirs ? C'est sans doute par la porte donnant sur le couloir que les bandits masqués sont venus... Ou par la fenêtre donnant sur le parc.

— Non, non, monsieur, insista le domestique, par la porte qui est derrière le bureau. Et tenez, voici une preuve que je ne me trompe pas : il y a de la terre près de cette porte.

— Dans ce cas, répondit froidement le banquier, expliquez-moi comment trois hommes peuvent s'introduire par une issue qui n'existe pas.

La porte en question était en effet une fausse porte et elle n'avait été mise là que pour faire pendant avec celle donnant sur le couloir.

Devant un tel coup de sort, le valet de chambre dut avouer qu'il était le propre voleur de son maître.

## La jalousie révélatrice.

Faut-il conter l'histoire de ces deux invertis, valets de chambre chez deux châtelains voisins. L'un entretenait l'autre avec l'argent de son maître et l'entretenu prouva sa reconnaissance à son ami avec les vêtements et les cigares de son patron.

Ce trafic eût pu durer longtemps encore si, par jalousie, l'un des deux valets n'avait tenté d'assassiner le maître de l'autre.

Tout fut alors avoué jusqu'au plus petit vol dans un curieux désir de charger celui qui était devenu un ennemi mortel.

## Les assassins nus.

Les gens de maison assassins sont assez rares, nous l'avons dit. Nous ne citerons dans cette catégorie que les deux domestiques du rentier Rémy qui, vers 1910, assassinèrent leur maître en son hôtel de la rue de la Pépinière.

Le vol ne fut pas là le mobile du crime, mais une autre affaire de mœurs anormales. Les deux valets qui s'étaient mis nus pour tuer leur patron — afin d'éviter les élaboussures de sang compromettantes — eurent le sang-froid de suivre le corbillard de leur victime.

Ce ne fut que quelques jours après les obsèques que les deux assassins, pressés de questions, entrèrent dans la voie des aveux.

Le plus coupable des deux, Renard, mourut au bagne il y a quelques années.

## Une bonne économiste.

La chronique des tribunaux enregistra il y a quelques temps en province — à Nancy si nos souvenirs sont bien exacts, — une divertissante affaire de chantage par salarié.

Une vieille rentière de cette ville avait pris à son service une jeune bonne arrivant de Paris.

La dame était très avare et tout d'abord la domestique flatta son vice.

Cette bonne avait travaillé peu après guerre dans une usine d'électricité.

Un jour elle proposa à sa maîtresse : — Madame, si vous voulez, je vous indiquerai le moyen de consommer autant d'électricité que vous voudrez sans débours d'argent. Je sais le moyen d'immobiliser un compteur.

Tentée par cette économie, la vieille rentière consentit à devenir la complice de sa bonne dans ce vol. Et, de fait, la domestique parvint à immobiliser le compteur.

Pendant trois mois, la dépense d'électricité fut réduite au point que la compagnie s'en inquiéta.

Mais chaque fois la domestique remettait les choses en état.

Quand un jour, alors qu'on ne l'attendait pas, un employé de la compagnie se présenta, et découvrit le pot-aux-roses.

A droite : Le valet, bâillonné et ficelé comme un saucisson, fut retrouvé dans le bureau de son maître.



## Une Réglementation surannée

Une réglementation véritablement surannée, c'est bien celle de la prostitution.

En effet, c'est en vertu d'une ordonnance de Louis, quatorzième du nom, prise à Versailles le 20 avril 1684, enregistrée au Parlement de Paris le 29 avril de la même année, que le sous-chef du 4<sup>e</sup> bureau de la Direction de la Police Judiciaire, agissant par délégation du Préfet, successeur du Lieutenant de Police, inflige amende et jours de prison aux prostituées parisiennes.

Ces sanctions sont absolument sans appel, car l'ordonnance de Louis XIV dit : « Les jugements rendus par le Lieutenant de police seront exécutés comme ceux des juges de dernier ressort. »

Cette ordonnance dit encore :

« Lesdites femmes seront habillées de tiretaine avec des sabots. Elles auront du pain, du potage et de l'eau pour nourriture. On les fera travailler le plus longtemps possible et aux ouvrages les plus pénibles. On punira les jurements, la paresse au travail, les emportements et les autres fautes que lesdites femmes pourront commettre par le retranchement du potage, en les mettant au carcan, dans les malaises, durant un certain temps de la journée ou par les autres voies semblables que les directeurs estimeront nécessaires. »

Evidemment, on a un peu adouci les rigueurs de l'ordonnance. On a supprimé le carcan, les malaises et « autres voies », mais l'emprisonnement subsiste ainsi que les grandes lignes de la réglementation.

Une réglementation qui date de près de deux cent cinquante ans !

JEAN GUY

## Le faux prêtre.

Que de bonnes au service de vieilles bigotes usèrent de la crainte des feux du ciel pour faire verser des sommes importantes à quelque complice déguisé en prêtre.

Un fait de ce genre ayant eu Toulon pour théâtre, le faux ecclésiastique fut arrêté et interrogé.

Il ne fit aucune difficulté pour avouer ses vols. Il conta même au juge d'instruction comment certaine bigote, en échange de son argent, l'obligea à la confesser.

Le faux prêtre alla même jusqu'à livrer le secret de la confession et à raconter au juge, qui s'en servit, que la vieille dame cachait un bon tiers de ses revenus au fisc.

Mais, naturellement, cette confidence ne valut pas au faux prêtre et à sa complice l'indulgence du tribunal.  
JEAN KOLB et RAYMOND ROBERT.

Au-dessous : Tentée par l'économie, la vieille rentière consentit à devenir la complice de sa bonne.



# Un drame dans la nuit

L'INSPECTEUR, accoudé au zinc du petit débit, buvait lentement un café quelconque. Des clients, près de lui, discutaient avec animation et chacun émettait une hypothèse sur le crime.

— Sucey-en-Brie, drôle de nom, murmura le policier. Ils n'ont jamais rien vu, alors, pour s'énerver comme cela !

Il était venu dans ce bistrot sympathique chercher un peu de repos. Il voulait entendre parler de sports, de politique, de n'importe quoi. Mais pas du crime de la nuit passée. Pas de chance : chacun avait cette phrase à la bouche :

— Pourquoi et comment Emile Emery a-t-il été assassiné ?

Pourquoi ? On n'en savait rien. Comment ? M<sup>me</sup> Emery avait, semblait-il, donné une version complète et suffisante de l'affaire. Affaire simple, au fond, crime crapuleux. Il ne restait plus qu'à découvrir le coupable, et pour cela il fallait du temps.

L'inspecteur ralluma sa cigarette, commanda une fine et déplia un journal. Sur deux colonnes, un titre s'étalait, en première page :

*Un crime mystérieux à Sucey-en-Brie. Un cultivateur est assassiné dans sa chambre sous les yeux de sa femme terrorisée.*

— On voit bien que la Chambre est en vacances, pensa-t-il. Sans cela l'affaire serait exposée en dix lignes, à la cinquième page. Ces journalistes...

Il vida son verre, paya, et, sans se presser, se dirigea vers la maison où le meurtre, quelques heures auparavant, avait été commis.

Rue du Moulin-à-Vent, à Sucey-en-Brie. L'humble maison, coquette malgré tout, avec ses volets de couleurs vives, faisait dire aux ouvriers qui se promenaient par là le dimanche, leur amie au bras :

— Tu vois ? Quand on aura de l'argent, c'est une bicoque comme celle-là qu'on aura. Dis, chérie, tu ne crois pas qu'on serait tranquilles tous les deux derrière ces volets verts ?

Et les midinettes, amoureuses, tendaient vers les visages virils leurs lèvres fardées :

— Oh ! oui, ce serait le rêve...

Le rêve... Emile Emery, malgré ses soixante-trois ans, travaillait encore quelquefois. Il était cultivateur de son métier. L'âge était venu, l'argent aussi. Oh ! pas beaucoup d'argent, sûrement, juste assez pour se faire envier par les voisins et pour mener un bon petit train de vie régulier. Juste assez pour bien manger et pouvoir dire, avec la légitime fierté de ceux qui ont travaillé toute leur existence :

— On en a mis un peu à gauche.

Somme toute, Emile Emery vivait maintenant tranquillement. De temps à autre, il « bricolait », changeait la serrure d'une porte, menuisait sur un établi improvisé quelque étagère. Il aidait aussi sa femme à faire le ménage, mais ne le disait pas à ses amis, quand il les rencontrait dans le café du village où tous se réunissaient deux ou trois fois par semaine pour parler de leurs rentes ou jouer à la belotte. On a son amour-propre d'homme, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, sa femme, Emilie, était une bien brave personne, estimée par tous les voisins. Point médisante, point méchante, elle se contentait de vivre, heureuse, entre l'amitié de tout le monde et l'affection de son mari. Elle avait cinquante-cinq ans et ne se reposait jamais. Toujours elle avait quelque chose à faire, un meuble à cirer ou un parquet à astiquer.

— Reposez-vous donc ! disaient souvent les voisins qui venaient la voir.

— Pensez-vous ! répliquait-elle. A mon âge ?

Au fait, elle se croyait encore jeune.

— Aussi jeune que toi, disait-elle à son

filieul, Robert Génin, un menuisier de vingt-six ans qui rendait quelquefois visite aux deux rentiers.

Et puis, pas méfiante du tout, M<sup>me</sup> Emery.

Deux jours avant la « chose », l'horrible « chose », comme elle partait au village faire des courses et qu'elle ne fermait pas sa porte à clef, une voisine lui conseilla :

— Bouclez donc tout avant de sortir !

— Pensez-vous, répondit-elle. Ce n'est pas la peine de prendre des précautions. Vous savez bien qu'il ne s'est jamais rien passé à Sucey.

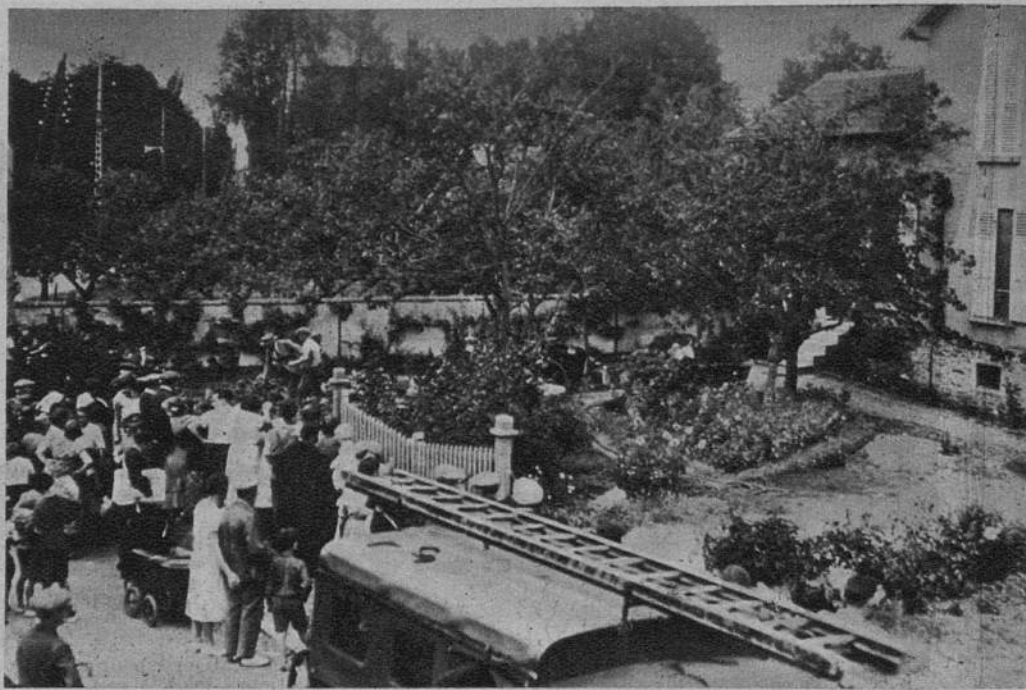
Pourtant, dans la nuit du dimanche, le 13 août, il se passa quelque chose.

M<sup>me</sup> Emery dormait profondément. Toute la journée elle avait travaillé dur et les légumes provenant des champs que le couple cultivait encore s'étaient bien vendus. Seulement, plusieurs heures passées au marché fatiguèrent. Lasse, M<sup>me</sup> Emery avait quitté son mari vers neuf heures du soir et chacun des époux s'était retiré dans sa chambre.

Celle de la femme, au deuxième étage, était meublée sommairement : trois chaises, une table de nuit, une commode et enfin le lit, sur lequel la vieille cultivatrice reposait paisiblement.

Emile Emery, lui, dormait dans une pièce de l'étage au-dessous, meublée également de façon rustique. Seule une armoire, une armoire à glace achetée récemment, venait apporter dans la chambre une note de faux luxe à bon marché.

Trois heures du matin sonnèrent au car-



La foule s'est assemblée devant la maison tragique. (Roi.)

ment, frappa sur le mufler qui s'offrait et griffa. En vain. L'homme était le plus fort. Il mordit féroce les mains de la vieille femme qui lâcha prise, et, sans savoir comment, fut projetée sur le sol.

Terrorisée, elle rampa jusqu'au lit, sous lequel elle se cacha. Là, pendant des minutes et des minutes, elle devait, jusqu'au bout, suivre le drame le plus effroyable qu'on puisse imaginer.

Ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Elle vit mieux :

M. Emery, profitant de la diversion cau-

pendant que je luttais, a reçu un coup que je destinai à l'inconnu.

Elle tremblait.

— J'avais peur, dit-elle encore.

— Pourquoi, disait-on, le médecin-lé-giste a-t-il si longuement examiné les mains de la veuve, ces mains que l'agresseur a mordues jusqu'au sang ?

Pourquoi ? Pourquoi ? On ne pouvait, dans cette affaire déjà compliquée, qu'émettre des suppositions.

Les policiers soupçonnèrent bien des gens. Ils se dirent d'abord que peut-être un rôdeur avait pu commettre le crime, puis ils changèrent d'avis : seul un familier de la maison pouvait avoir fait le coup.

On considéra qu'un boucher, André Roussillon, pouvait donner sur l'affaire de précieux renseignements. On l'interrogea.

Enfin il fut décidé que M<sup>me</sup> Emery devait parler. Elle, et elle seule, pouvait le faire. Elle avait déjà trop hésité, trop tergiversé.

L'interrogatoire de la veuve recommença.

— Quand me laissera-t-on toute seule avec mon chagrin ?

Son chagrin ? L'attitude de M<sup>me</sup> Emery n'était pas celle d'une pauvre créature accablée par un destin trop cruel. Elle pleurait parfois et gémissait, mais ces pleurs et ces gémissements paraissaient être des simagrées aux enquêteurs.

— Vous étiez bien cachée sous le lit ?

— Je ne me souviens plus très bien. Je suis tombée, n'est-ce pas, sur le parquet. J'ai frappé. Peut-être bien que j'ai aussi « tapé » par erreur sur mon pauvre mari...

L'autopsie avait eu lieu trop tard, les docteurs étant absents. On devait s'en tenir aux déclarations de la veuve, concernant l'heure du crime :

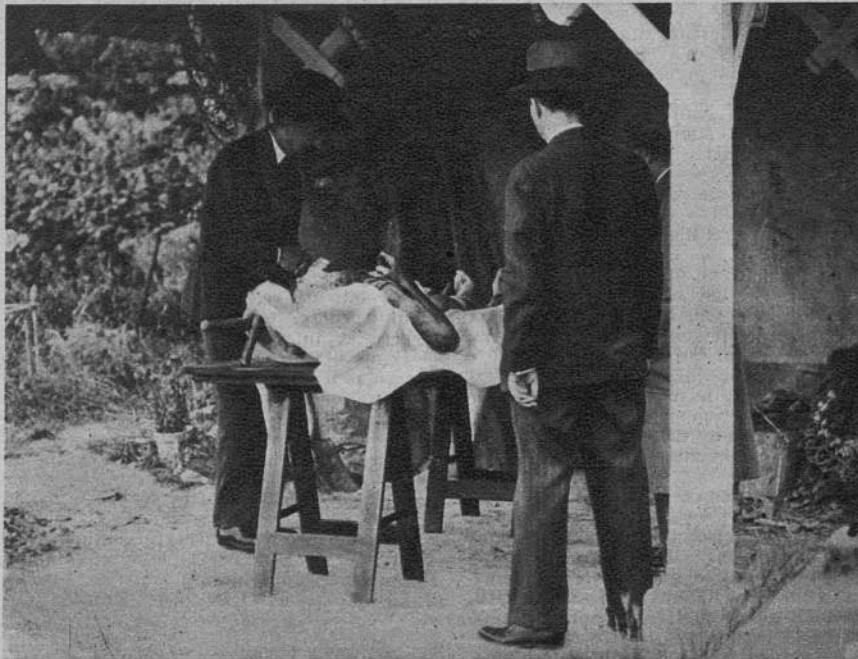
— Il était quatre heures du matin... environ.

— L'agresseur vous a semblé être un homme de forte corpulence ?

— Oui. Il était très fort...

Pourtant, l'autopsie révéla que les blessures n'avaient pu être portées que par un être relativement faible...

— Peut-être par une femme, même, déclara le D<sup>r</sup> Défis...



L'autopsie du cadavre de la victime. (F.)

tel de la salle à manger. M<sup>me</sup> Emery en entendit les trois coups. Une auto passa sur la route toute proche et la cultivatrice s'éleva.

— Pas moyen de dormir, pensa-t-elle.

Elle s'assit sur son lit et se frotta les yeux. Dans son demi-sommeil, elle avait cru entendre un bruit, un bruit qui n'était pas celui de l'horloge dont le tic-tac régulier ne lui parvenait pas, ni celui de l'auto qui se perdait dans le lointain.

Elle haussa les épaules et s'allongea à nouveau.

— Ça doit être un meuble qui craque, se dit-elle.

Le silence, encore...

Puis, soudain, un coup sourd fit sursauter la vieille femme. Pas de doute, quelque chose d'anormal se passait en bas, dans la chambre de son mari. Elle se leva et prêta l'oreille.

Une espèce de râle montait jusqu'à elle...

La cultivatrice n'écoula que son courage. Elle descendit l'escalier au plus vite, tremblante, mais décidée à savoir. La porte de la chambre de son mari était ouverte. Sur le sol, il y avait quelque chose qui dessinait un triangle lumineux, une lampe électrique. A part cette lueur, rien. Rien que l'ombre et deux formes enlacées : deux hommes luttant, l'un pour défendre sa vie, l'autre pour la lui ravir.

Et pas un mot. Des coups terribles portés dans la nuit, féroce, avec des « han ! » de bûcheron.

M<sup>me</sup> Emery appela :

— Emile ! Emile !

— Cache-toi, femme ! Il vate tuer aussi !

Cache-toi !

Trop tard !

Un homme se jeta sur elle et tenta de lui sauter à la gorge. Elle se débattit désespé-

A gauche : M<sup>me</sup> Emery, accompagnée des magistrats, se rend chez le médecin. (H. M.)

sée par l'arrivée de sa femme, s'était dressé. Il se jetait sur son agresseur avec toute l'énergie désespérée dont il était capable, mais celui-ci devait avoir pour lui la force de l'âge. Il brandissait quelque chose dans l'ombre, un objet redoutable, énorme, que M<sup>me</sup> Emery ne put reconnaître. Elle vit seulement son mari retomber une seconde fois, puis se relever pour tenter de rattrapper le malfaiteur qui s'enfuyait.

La nuit...

La fermière, de sa cachette, n'entendit plus que des bruits de pas précipités. Son regard essaya de percer l'ombre. Rien. Puis enfin, après une attente de quelques minutes, elle vit son mari revenir et tomber sur le lit sous lequel elle se dissimulait aux yeux de l'assassin qui peut-être la guettait.

Des minutes, encore, de longues minutes...

Quand M<sup>me</sup> Emery sortit de sa cachette, son mari était mort, froid déjà. La chambre était dans un désordre indescriptible et l'armoire, la belle armoire à glace qui contenait les économies du ménage, avait été fracturée. Le matin pâlisait le ciel.

Sur le sol, une chaise cassée : l'arme du crime.

Le procureur Cottin, le commissaire Lalo et tous les inspecteurs étaient réunis dans la salle à manger contiguë à la chambre du crime.

— Dites-nous pourquoi vous êtes restée ainsi cachée sous le lit, jusqu'au matin ?

— J'avais peur...

Elle se mordit les lèvres et répéta :

— J'avais peur... peur d'être tuée moi aussi.

— N'auriez-vous pas frappé par hasard votre mari, quand vous êtes entrée dans la chambre du crime ?

— C'est possible. Tout s'est passé dans la nuit. Peut-être bien que mon mari,

Les policiers poursuivaient l'enquête ardue et se lancèrent sur des pistes diverses. Ils envisageaient toutes les hypothèses.

Crime crapuleux ?

Pourquoi pas.

Crime passionnel ?

Peut-être.

Une rumeur, en effet, courait : M<sup>me</sup> Emery avait un amant. Qui ? On l'ignorait encore ! Tout ce qu'on savait, c'est que c'était un grand garçon aux reins solides qui faisait le bonheur de l'alerte quinquagénaire. Un grand garçon jeune encore et qui, chaque nuit, venait passer quelques heures dans les bras de la cultivatrice.

D'ailleurs, disait-on, pourquoi les époux Emery faisaient-ils chambre à part, si ce n'est pour faciliter les aventures extracônjugales de la femme ?

Le père Emery était jaloux, féroce...

Alors ?

Que s'est-il passé ? A la suite d'une explication orageuse entre trois personnages, quelqu'un a-t-il perdu patience, provoquant une bagarre qui se termina tragiquement ? C'est possible.

Maquilla-t-on ce crime passionnel pour en faire un crime crapuleux ?

Il est évident que, si l'on admet l'hypothèse de la bagarre, on doit admettre le corollaire du maquillage.

Faut-il, au contraire, rechercher un rôdeur qui, surpris par M. Emery, le tua ? C'est également admissible.

En tous les cas, la veuve du cultivateur semble savoir quelque chose. Quelle est la raison de son silence ?

Mystère.

M<sup>me</sup> Emery, qui sait sans doute, parlera-t-elle ?

Géo Guasco.



# La Veillée du Mort

MOULINS

(De notre envoyé spécial.)

On dit souvent grand mal de ces « rumeurs » qui ne manquent jamais d'accompagner, tel un bourdonnement, un crime, un accident, un suicide. Cet afflux de témoignages bénévoles qui parfois ne fait que compliquer et brouiller la tâche des enquêteurs a toujours, quoi qu'on en pense, du bon.

Qu'il faille éliminer, pour fantaisistes qu'ils soient, la plupart de ces « ragots », nul n'en doute, mais il n'en resterait qu'un, on peut être persuadé qu'il aura servi en quelque sorte de base à la réussite de l'enquête. Bien entendu, celui-là ne fait plus figure de colportage, mais est appelé aussitôt témoignage principal. Et il n'en faut pas davantage, par suite de ce jeu habile de discrimination, pour conserver aux rumeurs leur mauvaise réputation d'élucubrations maladroites ou de fruit d'imaginaires malsaines. Mais je voudrais bien connaître le véritable mystère criminel qui s'est trouvé éclairci, du seul fait des constatations enregistrées sur les lieux du drame et des déductions irréprochables argumentées par des policiers, même les plus éprouvés.

Je sais un assassin qui couche depuis quelques nuits à la prison de Moulins et qui, sans certaines confidences glissées d'un air entendu de bouche à oreille, et colportées le soir de la table de famille au comptoir du café d'en face, se promènerait encore, et pour longtemps probablement, les mains dans les poches et la pipe aux lèvres avec l'air bonasse et satisfait que confère la certitude qu'on a que son voisin vous croit la conscience libre et l'âme sereine.

Dans les villes, pour la plupart des cas, lorsqu'on se trouve en présence d'un cadavre, le problème à résoudre se pose de la façon suivante: trouver le mobile du crime, par la suite la personnalité du meurtrier et enfin découvrir où celui-ci s'est enfui et réfugié. A Paris, à Marseille, à Lyon... l'assassin fuit, disparaît, se terre, les indications aident à le retrouver, c'est un jeu de cache-cache parsemé de difficultés et d'écueils aussi délicats dans les deux camps. A la campagne, les mobiles sont plus ténébreux ou dévoilent des tragédies plus sombres et l'assassin ne fuit point, il reste calmement à sa ferme, où, durant les grands silences des nuits, il a calculé son geste avec la précision qu'un artisan met à sa tâche. Il faut compter avec le machiavélisme villageois.

C'est ainsi qu'on avait trouvé un jour, quelque part vers Moulins, sur la voie ferrée,

un homme la tête broyée, et... l'on avait cru à un accident.

Ce soir-là, toutes les auberges des environs restèrent ouvertes fort tard, d'abord parce que la nuit était belle et douce, et parce que l'après-midi de ce 12 juillet avait été terriblement chaud, mais entre paysans et fermiers, vachères et filles des champs, ce n'était point seulement l'espoir d'une promenade au clair de lune et d'une pose assez longue devant une bouteille de petit vin du pays qui les avait fait déserrer leur couche, car, à vrai dire, à deux jours de la fête nationale, afin de pouvoir abandonner vingt-quatre heures durant le travail, il était d'habitude de se coucher tôt pour se lever à l'aube... mais il y avait que le jour même on avait découvert Antoine Pacaud, mort, défiguré, sur la voie du chemin de fer de Moulins à Mâcon.

Le petit village de Thiel-sur-Acolin était en émoi, les vieilles parlaient sans savoir et les hommes cherchaient à comprendre.

— Tu as vu le corps, toi? demandait un solide septuagénaire à la moustache touffue. Le jeune gars au teint de bronze et aux muscles de fer auquel il s'adressait répondit d'un signe affirmatif de la tête.

— Quoi que tu en penses, alors, mon gars? poursuivait l'autre.

— J'pense, et j'pense que c'est ben curieux, qu'est-ce que ça peut bien être, ça, j'en sais rien, mais j'vous l'dis c'est bien curieux.

— Mais comment était-il sur la voie. — Il était de tout son long, le long du rail; le train, après avoir écrasé la tête, avait dû rejeter le corps le long de la voie.

— Et il y avait rien d'autre?

— Non... non, rien d'autre... je n'ai rien vu d'autre...

— Les gendarmes sont venus, paraît-il?

— Pour sûr qu'ils sont venus, et ils ont tout regardé... ils ont pris des notes...

— Qu'est-ce qu'ils disaient?

— Ben, ils ont commencé par déclarer que c'était un suicide, mais comme tous on s'est récrié que c'était pas possible, qu'on connaissait bien le Pacaud et que c'était pas un homme à se tuer, ils ont décidé que ce devait être un accident.

— Un accident, fit le vieux devenu tout pensif... C'est bien possible...

— Comme le cadavre de Pacaud a été découvert sur la voie, pas bien loin de chez lui, ils ont dit comme ça qu'il avait dû vouloir suivre la voie et qu'il a été surpris par un train.

Sur ces derniers mots, la conversation devint générale, chacun voulut dire son mot, on rappela des souvenirs.

Ce bon Pacaud par-ci... Ce bon Pacaud par-là... Et le jour de la foire, tu te souviens? Et le soir du 12 juillet, dans plus d'une auberge et dans plus d'un hameau, cela avait été d'interminables palabres pareilles à celui que nous venons de rapporter.

Antoine Pacaud, le fermier du domaine de La Motte, était mort, c'était un grave événement, mais le surlendemain le flonflon des bals publics et les détonations des pétards faisaient un peu oublier ce triste incident.

Les jours passèrent, chacun se remit à la tâche quotidienne, les gendarmes avaient regagné leur gendarmerie, et le cimetière de Thiel, où reposait Antoine Pacaud, avait retrouvé son calme et son aspect solitaire, et cependant parfois aux champs, lorsque deux paysans qui se connaissaient bien se rencontraient et que la conversation traînait, ils se confiaient soudain l'un à l'autre de mystérieuses appréhensions à propos de la mort du fermier.

— Le suicide, n'en parlons pas, disait l'un, mais que penses-tu aussi de l'accident? — Si tu veux connaître le fond de ma pensée, rétorquait l'autre, je te dirai que je ne crois pas non plus à l'accident.

— Alors? — Alors... Et l'un des deux hommes prononçait le mot fatidique.

— ...Crime... L'autre hochait la tête, et comme s'ils avaient eu peur d'en avoir déjà trop dit, ils se séparaient.

Le soir, au supper, la femme disait à son mari:

— J'ai été au lavoir cet après-midi, et la Marie-Jeanne m'a dit de drôles de choses.

— Quoi?

— Au sujet de Pacaud.

— Elle aussi!

— Pourquoi?

— On m'a déjà fait des confidences.

— Et ton avis?...

— Mon avis?... Mon avis, eh bien, c'est qu'il a été assassiné...

Et peu à peu, chacun se sentant en confiance, parla plus avant. On s'avouait qu'on trouvait bien étrange la conduite de la belle-famille de Pacaud.

— Son beau-père, le père François Latriche, ne s'entendait pas du tout avec lui... Même le jour de la mort, ou la veille

plutôt, on les a entendus se disputer...

— Oui, oui, c'est vrai...

— C'est p't'être bien à la suite de cette dispute qu'on l'a tué.

Fin juillet, non seulement il n'était plus question que de la façon dont Pacaud était mort, mais tous avaient comme un secret désir: celui de voir la vérité éclater.

— Il y a eu crime, il faut punir l'assassin, osait-on dire désormais, ouvertement, même à l'auberge...

Les Latriche sentaient la suspicion peser sur eux, et un beau jour quelqu'un se payait de courage et, allant à la gendarmerie, confia avec bien des sous-entendus:

— Vous devriez recommencer l'enquête, tâchez de savoir ce qui se dit au village, vous apprendrez des choses intéressantes...

Il faut croire que ces « choses » étaient réellement fort intéressantes, car bientôt non seulement les gendarmes recueillaient des témoignages accablants, mais un inspecteur de la brigade mobile de Clermont-Ferrand, le commissaire Baffet, vint sur place poursuivre l'enquête.

L'exhumation du corps fut décidée pour le 29 juillet. Le Dr Monceau, médecin-légiste, pratiqua l'autopsie; les résultats de celle-ci ne furent pas d'ailleurs concluants, cependant quelques constatations importantes furent faites: il fallut constater l'absence totale de flaque de sang qu'aurait dû produire l'écrasement par le train, non pas d'un cadavre, mais d'un homme vivant, mais comme le cadavre ne portait aucune blessure suspecte, on ne pouvait conclure définitivement; tout au plus était-il possible de supposer que, s'il y avait eu crime, les assassins n'avaient blessé leur victime qu'à la tête, l'effroyable écrasement par le train ayant fait disparaître par la suite toute trace de ces coups.

M. Viple, procureur de la République auprès du parquet de Moulins, le Dr Monceau, le commissaire Baffet, les adjoints de gendarmerie Guillemard et Léger avaient continuellement été entourés, au cours de cette journée capitale pour l'enquête, d'une foule avide qui, elle, était persuadée du crime et espérait des arrestations pour le jour même. Il n'en fut rien, quelque temps encore les policiers continuèrent à resserrer autour des meurtriers un réseau tenu de présomptions.

Enfin, le 12 août approchait, date anniversaire de la mort de Pacaud, lorsque les Latriche furent conduits à la gendarmerie sous les huées des paysans.

Latriche, harcelé de questions, enfermé dans ses contradictions, finit par avouer: — C'est bien vrai, expliqua-t-il enfin, c'est bien vrai, c'est moi qui ai tué Pacaud; je vivais en mauvaise intelligence avec lui.

Le jour du drame, cela commença par une discussion, et bientôt je l'assommaï, dans ma grange, à coups de fourche. Je l'ai ensuite porté sur la voie ferrée pour faire croire à un accident ou à un suicide. Mon fils m'a aidé à transporter le corps, car il était lourd...

## UN NOUVEL EXPLOIT DE LA CHIENNE POLICIÈRE " ZITA "



M. Rochat (assis) et M. Bardon en compagnie de Zita.



Zita, la chienne policière, et son maître.

On a cité souvent des exemples du flair extraordinaire de certains chiens pour retrouver la piste de personnes disparues et de l'aide que ces bêtes peuvent apporter ainsi aux recherches policières. En voici une preuve nouvelle, très curieuse, qui nous est signalée par M. Henry Bardon, détective à Lyon.

Un commerçant de cette ville avait divorcé et le tribunal lui avait accordé la garde de son fils âgé de quatre ans. Il vivait avec celui-ci dans la maison de sa mère et pouvait s'y croire à l'abri de toute surprise désagréable.

Or, le commerçant ayant dû s'absenter de Lyon pendant quelques jours, la jeune femme divorcée l'apprit. Elle en profita pour se présenter chez son ancienne belle-mère et, malgré les protestations de celle-ci, impuissante à cause de son grand âge à s'y opposer, enleva le bambin. Le soir même, elle avait disparu de la ville.

Lorsque le commerçant revint chez lui et fut mis au courant des événements, il préféra, étant donné sa situation, ne pas s'adresser à la police officielle et faire appel à M. Henry Bardon.

Celui-ci commença tout de suite les recherches. Il se rendit dans diverses localités où il avait lieu de croire réfugiée la fugitive. On lui signala en effet son passage, mais, malgré de multiples démarches, il ne put la retrouver.

C'est alors qu'il résolut de s'adjoindre la collaboration de M. Rochat, détective de Genève qui a conquis une grande réputation grâce à la fameuse chienne Zita, dont les exploits dans ce genre de recherche ne se comptent plus et dont nous avons parlé d'ailleurs dans un récent numéro au sujet de la tragédie de Publier, près d'Évian.

Les derniers renseignements obtenus par le policier de Lyon signalaient, dans le

département de l'Ain, la présence de l'enfant enlevé et de sa mère. Le petit groupe partit pour cette direction et, tout de suite, la chienne fut mise en campagne.

On lui avait, au préalable, fait flairer un vêtement porté par l'enfant. Ce seul indice devait lui suffire. Zita, conduite par son maître, battit les routes, inspecta des villages et finit par tomber en arrêt devant une modeste maison de paysans. Le détective suisse frappa à la porte. Une brave femme vint ouvrir. La chienne bondit à l'intérieur et se mit à aboyer de joie et à couvrir de caresses un enfant.

C'était celui que l'on recherchait et que sa mère avait confié, pour la période des vacances, à un ménage de paysans. On devine avec quelle joie le père retrouva son fils!

Une fois de plus, le flair d'une bête s'était montré supérieur à l'habileté des simples humains.

Antoine Pacaud allait donc être vengé, et depuis ce jour, on se montre la demeure des Latriche avec terreur et dégoût.

Il ne s'agit plus maintenant de rumeurs, et rien n'est plus étonnant et plus lugubre que d'écouter les vieux du village raconter la mort de Pacaud:

— Vous savez comment on l'a tué, me confiait l'autre soir l'un d'eux, mais vous ne connaissez pas les circonstances de l'enterrement... ni les détails de la veillée du mort...

— Oui, oui, raconte la veillée du mort, firent d'une voix sourde des paysans qui nous épiaient.

— C'est une drôle de veillée, comme jamais on n'en avait vue... et comme on n'en verra jamais plus, il faut l'espérer. Voilà, après la découverte du corps, le cadavre avait été transporté, le soir même, à la ferme des Latriche. Ils placèrent immédiatement le malheureux dans une pièce malpropre, il paraît qu'ils regardèrent un instant le mort et puis ils l'abandonnèrent au silence de la pièce vide et désolée... le pauvre n'eut que la paix de la nuit pour le veiller, car les époux Latriche, leur fils et leur domestique vaquèrent tranquillement à leurs occupations habituelles.

Des heures passèrent ainsi, enfin le chien de Pacaud vint veiller son maître, assis à côté du mort; il resta toute la nuit sans bouger... seul ami fidèle...

• Dans la soirée, le curé qui avait appris l'accident s'empressa d'aller à la ferme et tomba sur cet étrange spectacle. Pieusement il alluma une bougie et se retira, fuyant la vision tragique.

• Des amis qui vinrent s'enfuir aussi, saisis presque de peur... Ah! la vision de cette salle sordide à peine éclairée par la flamme vacillante de la bougie... Ce cadavre... ce chien figé comme une statue... il y avait de quoi donner la chair de poule.

• Pour les obsèques, les Latriche refusèrent de donner un drap pour le linceul et une serviette pour enfermer les débris de la cervelle...

• Eh bien, voyez-vous, c'est triste à dire, mais peut-être cela a-t-il mieux valu... si les Latriche s'étaient bien conduits, les présomptions auraient été moins fortes... la police aurait prêté une oreille moins attentive aux rumeurs... Sans cette atroce veillée, les assassins iraient par les rues du village, la tête haute...

PHILIPPE ARTOIS.

## VISIONS D'ASSAUT...



Ce nuage de fumée et de poudre, ces soldats, ces policiers qui avancent lentement, profitant du moindre abri... C'est une scène des désordres de Cuba, au cours des troubles récents !

Les émeutiers se sont retranchés dans une fabrique de meubles (où l'on devait trouver, cachées, des armes en grande quantité et plusieurs centaines de kilogrammes de poudre). Ils dirigent par les fenêtres un feu nourri.

Utilisant, pour se protéger des projectiles, les arbres, voire les colonnades d'un jardin, les assaillants avancent et projettent, vers les bâtiments où les révoltés se sont laissés enfermer, des grenades fumigènes. Les mitrailleuses, cependant, balayaient de feux croisés portes et fenêtres.

Force devait rester — comme toujours —

à la loi. Mais non sans que, de part et d'autre, des pertes sévères aient été enregistrées. Rebelles et soldats furent tués ou blessés en assez grand nombre, au cours de cette insurrection qui ne dura pas moins de plusieurs jours.

De l'usine de meubles incendiée par les troupes fidèles au gouvernement, il ne devait demeurer que les quatre murs. Et plusieurs des émeutiers trouvèrent la mort sous les poutres enflammées. Des actes d'héroïsme — inutiles comme presque toujours en pareille circonstance, puisqu'il s'agissait de la plus pénible des batailles — furent enregistrés de part et d'autre. Et la ville, ordinairement si riante et charmante, ne fut, pendant cette période de cauchemar, qu'un champ clos où s'affrontaient le plus haineusement du monde des adversaires de même race !

## VOLS D'ENFANTS EN AMÉRIQUE

(Suite de la page 5.)

indice sérieux, proposent de remettre l'enfant, saine et sauve, à bord d'un petit yacht appartenant à l'ami. Le yacht se nomme *The Bob* et la rançon est fixée à 80 000 dollars. Une paille !

Les « kidnapers », à qui l'inquiétude de l'intermédiaire n'échappe pas, précisent qu'ils arriveront en bateau avec l'enfant, et qu'ils toucheront la somme de la main à la main, l'enfant étant présente. La police ? On doit avoir sa parole ! Elle laissera aux hors-la-loi quelques heures... le temps de « filer »...

Alors, la plus grande incertitude, et la plus cruelle, règne aux cœurs de ces malheureux parents. Que faire ? Qui croire ? La police, officielle ou privée... quand elle dit : « Ne payez pas ! On retrouvera Peggy ! » Ou les kidnapers, lorsqu'ils disent, eux : « Donnez les 80 000 dollars et vite, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur à votre gosse ».

Finalement, après trois jours et trois nuits de recherches vaines, le parti des Mc Math fut pris. Ils paieront, pour avoir leur enfant...

Il fut convenu, alors, entre Mr. Lee, le négociateur, l'ami des Mc Math, et les délégués de MM. les enleveurs, que la petite Margaret Peggy serait bien remise en temps voulu, sur la rivière, à bord du *Bob*. Les policiers pourraient se tenir en observation sur les deux rives du fleuve. Mais ils ne seraient pas admis à bord du bateau ; et ils devraient laisser repartir librement le canot des bandits vers la mer, en lui donnant le temps matériel d'échapper aux recherches.

Par la suite, les négociations furent reprises sur des bases quelque peu différentes. La petite fille devait maintenant être gardée à bord du *Bob*, la rançon payée, assez longtemps pour que les ravisseurs eussent quarante-huit heures devant eux pour disparaître. Le malheureux Mc Math s'y engagea bien volontiers. Une seule chose comptait pour lui : revoir son enfant saine et sauve.

Cependant, quelque chose faillit bien déranger les plans. La police n'admettait que difficilement que l'on pût « s'arranger » ainsi en dehors d'elle. Elle estimait, quant à elle, immorale la solution qui consistait

tout simplement à récupérer l'enfant disparu contre une somme d'argent considérable. Les détectives allaient jusqu'à dire que Mr. Mc Math, dans sa douleur paternelle, se faisait le complice instinctif des bandits. Elle ne tenait pas compte, en l'occurrence, cette police, des alarmes d'un homme qui ne pouvait s'empêcher de penser à la fin terrible du baby Lindbergh...

Ayant entendu parler du bateau *The Bob*, les policiers se mirent en devoir de le surveiller, ainsi que son propriétaire, Mr. Lee. Les bandits furent avisés de cette filature, et une première fois ils ne vinrent pas au rendez-vous. Il fallut que Mr. Lee, dont les relations sont puissantes, fit prier la police de le laisser agir seul.

Une nuit, donc, un canot automobile vint se ranger le long du *Bob*. Les bandits rapportaient, saine et sauve, la petite Peggy... en échange de 80 000 dollars, payés séance tenante. Et Mr. Lee dut rester avec l'enfant une nuit entière à bord du petit bateau, avec interdiction, même, de téléphoner ou de télégraphier au père...

A l'aube du lendemain, Mr. Lee téléphona à Mr. Mc Math. Il espérait que son appel serait pour le malheureux père seulement, qu'il pria d'accourir... Mais quand Mr. Mc Math, fou de joie, se présenta sur les quais de Harwichport pour rejoindre en bateau l'embouchure de la rivière, la police fluviale était là, avec ses vedettes rapides, pour mener le riche industriel auprès de son enfant.

Je laisse à penser quelle fut la joie du père de retrouver intacte la petite Peggy ! L'enfant expliqua qu'elle n'avait pas été maltraitée. On l'avait détenue en pleine mer à bord d'un yacht et elle avait pu jouer sur le pont. Elle n'avait souffert que du mal de mer.

Pour ce qui s'était passé dans la voiture ? Ceci simplement. Quand elle avait vu que l'on ne prenait pas du tout le chemin de sa maison, elle avait pris peur, avait voulu crier... A partir de ce moment-là, elle ne se souvenait plus. Elle s'était réveillée au large, à bord du bateau inconnu.

La rapide et indiscrète intervention des « gardes de la côte » ayant réduit de vingt-quatre heures le délai sur lequel pensaient pouvoir compter les ravisseurs, on espère pouvoir rencontrer et capturer en mer le yacht que les bandits utilisèrent. Car il ne fait pas de doute pour Mr. Lee que les « kidnapers », leur rançon en poche, ont regagné le yacht, et voguent, riches d'un million huit cent quarante mille francs, vers des cieux plus cléments.

Les rattrapera-t-on avant qu'ils ne soient parvenus en lieu sûr ? La police l'espère ; l'opinion publique l'exige. Mais ces sortes d'affaires sont habituellement si bien préparées, si envisagées dans tous leurs détails, que l'on se demande par quel miracle les enleveurs d'enfants auraient pu laisser derrière eux des traces, voire une piste, eux dont on n'a rien pu savoir depuis le coup de tonnerre de l'enlèvement dans l'école... J. P.

## On accuse, on plaide, on juge...

### Jeunes gens modernes.

Que faire, quand on a quinze ans, pas encore de métier et que l'école est fermée ! — On va faire les « gangsters », propose le plus jeune gamin — celui-ci n'a que treize ans — d'un trio qui cherche à se distraire, mais pas les gangsters « pourrir » les gangsters « pour de vrai : on va dégringoler un cinéma ! »

Et les trois garçons se mettent en devoir de joindre l'action à la parole : ils pénètrent dans un cinéma désert — on ne donne des représentations que le soir — prennent le tiroir-caisse qui contient... douze francs, le panier de bonbons de l'ouvreuse et un paquet de billets d'entrée, puis ils s'en vont...

Le lendemain soir, les gangsters en herbe, suçant les bonbons volés, arrivent au contrôle du cinéma avec les billets également volés, mais ces billets sont reconnus et on arrête le trio.

Ces enfants, plaide M<sup>lle</sup> Huguette Caben, ont subi la fascination de ce mot « gangster » qui a impressionné leur jeune cerveau, mais leurs parents, si vous les leur rendez, s'efforceront de les ramener dans le droit chemin !

La 15<sup>e</sup> Chambre correctionnelle entendit cet appel et ordonna le renvoi des enfants dans leurs familles, qui leur apprendront, il faut l'espérer, un autre métier que celui de « gangster ».

### Parlez-moi d'amour.

La justice de paix du dix-septième arrondissement ; une jeune artiste, M<sup>lle</sup> Mireille M..., est poursuivie par le directeur d'un établissement montmartrois qui lui reproche, alors qu'elle devait chanter des chansons de sa composition, d'avoir chanté des rengaines déjà maintes fois applaudies.

Vous m'aviez promis, mademoiselle, reproche, sévère et mécontent, le directeur montmartrois, de créer des refrains nouveaux et vous avez donné...

Parlez-moi d'amour... susurre l'artiste au nom aimé du poète provençal.

Oui... s'exclame le directeur, parlons-en, un refrain de Lucienne Boyer que tout le monde connaît et fredonne... ah oui, parlons-en de *Parlez-moi d'amour* ! Comme création nouvelle de votre composition, c'est réussi ! vous m'avez trompé et, de ce fait, je vous réclame cinq cents francs de dommages-intérêts !

Mais le juge de paix n'adopta pas la thèse du directeur, il le débouta de sa demande en déclarant :

Vous reprochez, monsieur, à M<sup>lle</sup> Mireille M... d'avoir chanté une rengaine ancienne ? Erreur ! Erreur ! Parlez-moi d'amour est une phrase qui m'est pas ancienne, ni nouvelle : elle est éternelle... quel est celui qui n'a pas été heureux ou ne sera pas heureux de l'entendre sur des lèvres aimées ?

Et, dans la salle, quelqu'un fredonna : « Parlez-moi d'amour... dites-moi des mots tendres... »

SYLVIA RISSER.

## Berlin, Babylone moderne

(Suite de la page 7.)

échelle. Les courtisanes à l'affût sont innombrables au *Café König*, Unter den Linden, au *Mokka-Effi*, Friedrichstrasse, au *Café Vaterland*, Potsdamerplatz (fréquenté par les Nazis), au *Café des Westens*, Kurfürstendamm, au *Germania*, Hardenbergstrasse, etc.

En outre, Berlin compte de nombreux cabarets excentriques où la prostitution et l'homosexualité ont droit de cité. Les plus typiques sont l'*Eldorado*, déjà nommé, les cabarets de la Jägerstrasse, attrape-gogos pour provinciaux : le bar *Olala* ; le *Kikeriki*, rendez-vous d'artistes de théâtre et de chansonniers ; le *Monokel*, Budapeststrasse, où l'on rencontre des femmes portant monocle ; le *Marokko*, Kurfürstendamm, cabaret arabe ; le *Mikado*, Puttkamerstrasse, local japonais et... homosexuel ; *Steinmeier*, Friedrichstrasse, honte du parti national-socialiste et lieu de prédilection de Fritz Ulbrich, avant que d'être assassiné ; l'*Alt-Bayern*, dans la même rue, avec ses femmes bavaroises ; le *Voo-doo's Bar*, Skalitzerstrasse, taverne maritime que nous visiterons ensemble ; le *Casanova*, le *Kakadu*, etc.

Le *Sing-Sing*, à l'extrémité de la Friedrichstrasse et que la police a récemment fermé, mérite une mention spéciale. Dans ce cabaret, qui avait pris le nom de la célèbre prison new-yorkaise, les garçons étaient déguisés en gardiens de prison et les cabinets particuliers étaient des cellules grillagées. L'entrée ressemblait à la porte d'une maison d'arrêt. On y avait organisé des soirées sensationnelles, notamment un bal des « vedettes de l'*Unterwelt* » avec la présence d'authentiques célébrités des bas-fonds. Il y eut aussi un concours de crochottage et de percement de coffres-forts... Le

## AVEZ-VOUS LU SCANDALE

SON DERNIER NUMÉRO



EST PRODIGIEUX...

Vous y trouverez :

LA VIE PÉRILEUSE DES HOMMES

CEUX DU RAIL

par Jean GRIMOD

★

LES PILLARDS DU DÉSERT

par Jean FEUGA

★

LES CRIMES DE MATA-HARI ?

par Paul ALLARD

★

UN GENTILHOMME EMPOISONNEUR

par Léon TREICH

★

UNE GRANDE NOUVELLE D'ÉPOUVANTE

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉVADÉ

par Jean LASSERRE

★

100 DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES INÉDITS ET 2 HORS-TEXTE EN COULEURS ET LAQUÉS

LE N<sup>o</sup> : 4 francs

L'abonnement d'un an est de 40 francs et donne droit à un Camera Coronet.

SCANDALE

227, Rue Saint-Denis — PARIS-2<sup>e</sup>

personnel de l'établissement se composait d'ailleurs de repris de justice.

Son propriétaire, un nommé Procope Erban, élégant gentleman, très homme du monde, menait grand train. Il possédait villa, auto de grand luxe, domestique. La jeune M<sup>lle</sup> Erban était une très jolie femme s'occupant d'œuvres de charité.

Mais, ces jours derniers, la sûreté berlinoise apprit par un indicateur bien renseigné qu'Erban était à la tête d'une vaste organisation pratiquant la contrebande et le vol d'automobiles. (Il disparaît dix voitures, chaque jour, à Berlin). Erban était en étroits rapports avec plusieurs sociétés de l'*Unterwelt*, qui « travaillaient » sous sa direction.

Mais cet Al Capone allemand, prévenu à temps du sort qui l'attendait, s'enfuit précipitamment à l'étranger avec sa femme, en emportant une grosse somme d'argent.

On ignore ce qu'il est devenu, mais on le suppose en Grèce. Le cabaret *Sing-Sing*, en tout cas, a fermé définitivement ses portes grillagées...

(A suivre.)

R. S.

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (188 T.F.) Londres W.1.

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochure et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (188 B.S.) Londres W.1.

**SOIGNEZ CHEZ VOUS**  
 SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES,  
 SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL  
**MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES**  
 SYPHILIS, BLENNORRAGIE, URETHRITE, PROSTATE,  
 CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE  
 Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr  
**SERUMS - VACCINS NOUVEAUX**  
 Venir ou écrire: Doct. 71, r. de Provence, Paris-9<sup>e</sup>  
 Angle Chaussée d'Antin

## DÉTATOUAGE

PRODUITS — MÉTHODE DIOU  
 DIOU, 17 rue Bons-Plants, Montreuil-sur-Paris

**INFAILLIBLEMENT** avec l'IRRADIANTE  
 envoyée à l'essai, vous  
 soumettrez de près ou  
 de loin quelq'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à  
 M<sup>me</sup> GILLET, 109, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4

**VOTRE AVENIR** v. sera dévoilé grâce  
 à la myst. et célèbre  
 voy. **AUGUSTALES**. Env. date, mois, nais.,  
 pren. et 5 fr. pour frais d'écritures et de port.  
 Extraor. par ses prédic., fixe date évén., guid.,  
 cons. et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire  
 M<sup>me</sup> **AUGUSTALES**, 22, rue Léon-Gambetta,  
 22, à LILLE (Nord).



## Seins

développés, reconstitués,  
 embellis, raffermis par les  
**PILULES ORIENTALES**

Le meilleur reconstituant pour la  
 femme qui désire obtenir, recouvrer  
 ou conserver une belle Poitrine.

Flacon contre remboursements. 18 fr. 50  
 J. RATÉ ph. 45, r. de l'Échiquier, Paris 10<sup>e</sup>  
 Dépôts à Bruxelles: Ph<sup>ms</sup> Delacroix et St-  
 Michel. Genève: Pharm. des Bergues.

## L'ENNUI C'EST LA MORT! POUR RIRE et FAIRERIRE

Demander les catalogues *Farces, Atropes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, etc.*  
 2 fr. Service 22 N. BILLY, MA VETTE Succ<sup>r</sup>  
 8, rue des Carmes, Paris-5<sup>e</sup>  
 Maison fondée en 18 8.

# Incrovable 40 MORCEAUX

ET UN APPAREIL PORTATIF

frs 475.  
 Payables  
**39.** par mois

8 JOURS A L'ESSAI  
 1<sup>er</sup> versement  
 1 mois après  
 la livraison

L'appareil portatif à aiguilles « Réve-Idéal », d'une sonorité parfaite, dimensions : 40 x 31 x 16 cm., est d'une présentation irréprochable, couvert simili-cuir brun. Le moteur à vis sans fin est absolument silencieux. Il est garanti cinq ans. L'appareil seul, 276 fr., payables 23 fr. par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles « Idéal » (20 chants, 20 orchestres), choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés, 200 fr., payables 16 fr. par mois (24 fr. 1<sup>er</sup> versement). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de 475 fr., payables 39 fr. par mois (46 fr. 1<sup>er</sup> versement).

### BULLETIN DE COMMANDE P. O. 17.

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif « Réve-Idéal » à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques « Idéal » (40 morceaux) (payer ce qui ne convient pas), au prix de fr. ...., que je paierai frs. .... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à ..... le ..... 1933  
 Nom et prénoms .....  
 Profession ou qualité .....  
 Domicile .....  
 Département ..... Gare .....  
 Signature: .....



Nous fournissons tous les appareils et disques Idéal et Pathé.

DEMANDEZ notre catalogue général n° 66.

## Girard & Boitte

112, Rue Réaumur PARIS - 2<sup>e</sup>

## ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE  
 guéris radicalement et rapidement par

## PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire;  
 Évite toutes complications, supprime la douleur.  
 (Communication à l'Académie de Médecine)  
 CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous phars.  
 La boîte 16 fr., 1<sup>re</sup> 16 50. La triple boîte, P 36 20



## A MES FRAIS

Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par l'ÉLECTRICITÉ qui vous permettra de vous guérir immédiatement SI VOUS SOUFFREZ DE  
 Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Varico-cèle, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Asthénie générale, Arthritisme, Artério-Sclérose, Goutte, Rhumatisme, Sclatérique, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie.

Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai  
**GRATUITEMENT**  
 une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs.  
 Écrivez ce jour à mon adresse, INSTITUT MODERNE, 30, Avenue Alexandre-Bertrand  
**Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST,**  
 Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 — Cartes 0 fr. 90



## ARTICLES D'HYGIÈNE

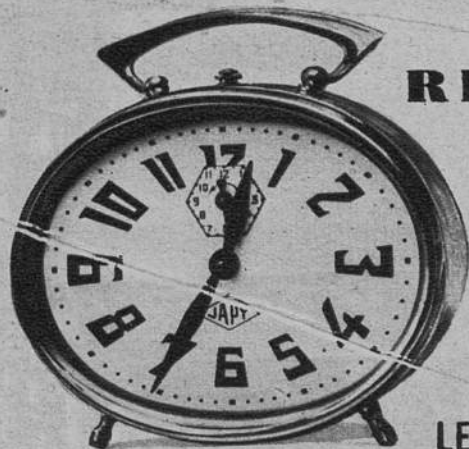
12 Préservatifs assortis et contrôlés avec catalogue illustré complet, envoyés discrètement en boîte cachetée sans aucune marque extérieure contre 15 fr. ou contre remboursement

Maison **BELLARD-THILLIEZ** (Caoutchouc rayon P. M.)  
 22, Faubourg Montmartre, PARIS (9<sup>e</sup>) (Gr. boul.)

## LA VÉRITÉ SUR CHARLIE CHAPLIN

Tous les admirateurs du célèbre comique s'extasieront le livre sensationnel qui vient de paraître:  
**LA VÉRITÉ SUR CHARLIE CHAPLIN**  
 Sa vie, Ses amours, Ses déboires, par son ancien secrétaire particulier: **CARLYE R. ROBINSON.**  
 Un volume: 12 francs  
 Cet ouvrage, qui contient des détails sur la vie privée du grand artiste comique, a connu un succès sans précédent en Amérique, où il a été tiré à 500 000 exemplaires.  
 En vente partout ou demander le volume à votre libraire, qui vous le procurera. Envoi franco de chaque volume contre 12 francs, adressés à **MON CINÉ**, 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>).  
 Compte chèques postaux: 259-10. Aucun envoi contre remboursement.

## GRATUITEMENT nous offrons une PRIME SENSATIONNELLE



### RÉVEIL marque "JAPY"

Nous avons préparé spécialement, à l'intention de nos lecteurs et lectrices, un charmant COLIS-PRIME, contenant un magnifique

Reveil, de fabrication française, se recommande tout particulièrement par sa qualité, son élégance, sa précision. Il est ovale, genre moderne, cabinet nickelé (12% 5 x 10%), avec arrêt de sonnerie, mouvement 30 heures, signon lanterne.

**PRIME GRATUITE**  
 une très belle montre de gousset remontoir  
**CHRONOMÈTRE POUR HOMME**  
 nickelée, 5 % de diamètre, gravure moderne, garantie un an.

LE RÉVEIL et CHRONOMÈTRE pris dans nos magasins. **39 fr.** Envoi franco France, port et emballage compris. 44 fr.

Moyennant un léger supplément, nous adressons le RÉVEIL JAPY ci-dessus avec prime:  
 1<sup>o</sup> **UNE MONTRE-BRACELET pour HOMME** ou 2<sup>o</sup> **UNE MONTRE-BRACELET pour DAME**  
 bracelet cuir, monture 1<sup>er</sup> choix, nickel, cadran lumineux, métal chromé, remontoir, 3/4 platine, garantie un an;  
 Les deux pièces: Réveil et Montre-bracelet homme prises dans nos magasins ..... **51 fr.** prises dans nos magasins ..... **51 fr.**  
 Envoi franco, France, port et emballage compris ..... **56 fr.** Envoi franco, France, port et emballage compris ..... **56 fr.**



Modèles à 1/2 grandeur réelle.

Nota. — Les montres-primées ne peuvent être vendues séparées du RÉVEIL JAPY. Les commandes seront exécutées immédiatement dans l'ordre d'arrivée. Malgré l'importance de notre stock, en raison de l'affluence des commandes, un délai de 15 jours sera parfois nécessaire pour exécuter la livraison.

Adresser les lettres de commandes (dans lesquelles ne doit figurer aucune autre correspondance) en spécifiant bien la prime choisie, au Service des Cadeaux-Primes, 30, rue Saint-Lazare, Paris (IX<sup>e</sup>). — Aucun envoi contre remboursement.

## UNE ERREUR JUDICIAIRE

## L'AFFAIRE GOGRY

(Suite de la page 3.)

sises de l'Yonne. Les débats durèrent trois jours. Gogry fut défendu par l'un des plus célèbres avocats d'assises de ce temps, M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi.  
 Le jury de l'Yonne condamna Gogry à huit années de réclusion.

Pourquoi ressusciter cette vieille histoire ? Voilà une affaire bien nette, n'est-il pas vrai ? Des témoins ont entendu la discussion de Gogry et du garde Fèvre. Des témoins ont entendu le coup de fusil. Des témoins en ont vu la fumée noire. Le garde-chasse Fèvre a été tué par un coup de fusil, par ce coup de fusil. Il n'y a pas de doute.

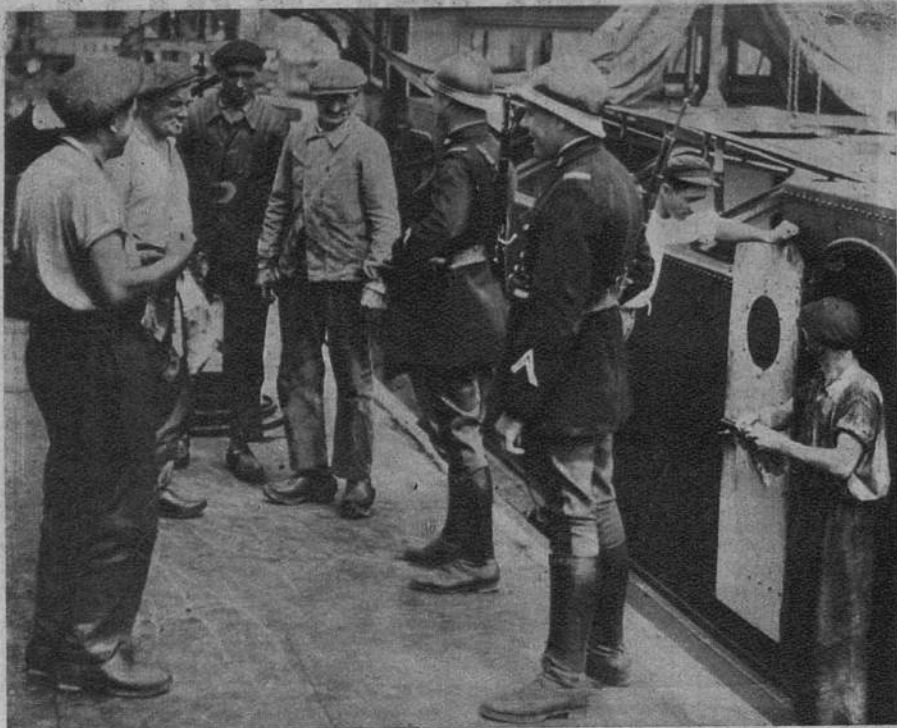
Non. Il n'y a pas de doute. Gogry est innocent.

J'écris ces mots sans hésitation. C'est pour soulager ma conscience que je les écris. Je ne prétends pas me dresser pour affirmer devant la justice, malgré la justice, contre la justice.

C'est pour elle, c'est avec elle que je veux faire la démonstration.

Gogry n'a pas tué le garde-chasse Fèvre. (A suivre.) M. C.

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 fr. 60



La grève des bateliers, commencée dans le Nord et l'Est, n'a pas tardé à gagner la région parisienne. Tout se passe cependant dans le calme et on voit les chalutiers discuter très paisiblement avec les gendarmes chargés de maintenir l'ordre. (R.)



On sait qu'en Allemagne, tous les adversaires politiques des nazis sont arrêtés et emprisonnés. Voici, dans un camp de concentration, de gauche à droite : MM. Heilman, Fritz Ebert, fils de l'ancien président, D. Brann, Glesh et le Dr Magnus, tous prisonniers de marque. (F.)



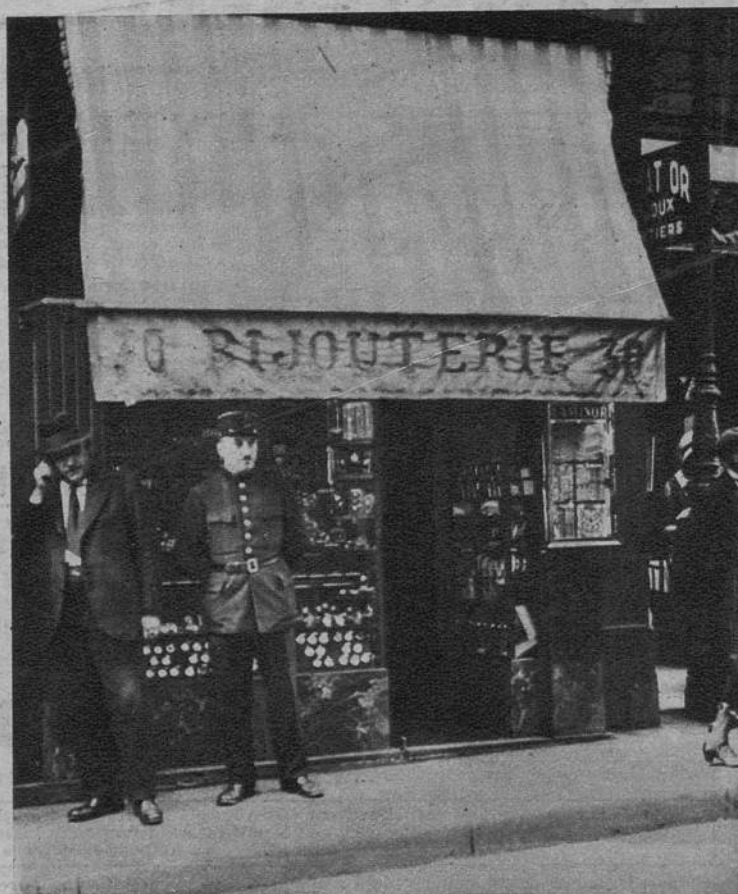
L'incendie qui se déclara dans un appartement de la cité Rougemont permit de découvrir une importante organisation communiste. Des tracts et des munitions furent retrouvés dans les meubles détériorés qu'on avait déposés au milieu de la chaussée. (H. M.)



Sylvestre Matuska, l'auteur de l'attentat du rapide Vienne-Budapest, vient d'être amené dans cette dernière ville. A son arrivée, il a fait des grimaces et des pied-de-nez au public et aux photographes qui l'attendaient à sa descente du train. (N. Y. T.)



A Londres, seize personnes ont été condamnées pour avoir provoqué des incendies afin de toucher des primes d'assurance. Ci-dessus : trois membres du jury, dont deux femmes, quittent « Old Bailey » après le jugement. (R.)



Deux malfaiteurs ont attaqué dans son magasin, sis au n° 30 de la rue Dauphine, un bijoutier, M. Kouyoudjian (au-dessus, à droite) et l'ont blessé mortellement d'une balle de revolver dans le ventre. L'un des deux bandits, Babenko, a été arrêté ; l'autre, Roudnew (en-dessous), n'a pas encore été retrouvé. (R.)